Desbois
091
V.1
SMRS

PQ
2265
.63
S34
164-
v.1
SMRS

LE PRIX DU SANG

NOUVEAUTÉS EN LECTURE

DANS TOUS LES CABINETS LITTÉRAIRES

Monsieur Cherami, roman entièrement inédit, par Ch. Paul de Kock, 5 vol. in-8.
L'Envers et l'Endroit, épisode de la fin du règne de Louis XIV, roman historique, par Auguste Maquet. 4 vol. in-8.
Les Drames de Paris, par le vicomte Ponson du Terrail. 8 vol. in-8.
Le Prix du sang, par A. de Gondrecourt. 5 vol. in-8.
Nena-Sahib, ou l'insurrection des Indes, roman hsitorique, par Clémence Robert. 3 vol. in-8.
La Reine de Paris, par Théodore Anne. 3 vol. in-8.
Un ami de ma femme, par Maximilien Perrin. 3 vol. in-8.
Monsieur trois étoiles, par mad. la comtesse Dash. 3 vol. in-8.
Le Bossu, aventures de cape et d'épée, par Paul Féval. 5 vol. in-8.
La Bête du Gévaudan, par Élie Berthet. 5 vol. in-8.
Les Ruines de Paris, par Charles Monselet. 4 vol. in-8.
Le Chevalier de Dieu, par Paul du Plessis et Albert Longin. 5 vol. in-8.
Les Spadassins de l'Opéra, par le vicomte Ponson du Terrail. 6 vol. in-8.
La Belle Créole, par Henry de Kock. 4 vol. in-8.
Le Filleul d'Amadis, par Eugène Scribe. 3 vol. in-8.
La Comtesse Maximi, par A. de Gondrecourt. 5 vol. in-8.
Le Marquis de Lupiano, par Charles Rabou. 5 vol. in-8.
La Louve, par Paul Féval. 6 vol. in-8.
Les Folies d'un grand Seigneur, par Ch. Monselet. 4 v. in-8.
La Vieille Fille, par A. de Gondrecourt. 4 vol. in-8.
Le Masque d'Acier, par Théodore Anne. 4 vol. in-8.
Le Juif de Gand, par Gonstant Guéroult, auteur de *Roquevert l'Arquebusier*. 4 vol. in-8.
La Princesse Russe, par Emmanuel Gonzalès. 2 vol. in-8.
La Fille Sanglante, par Charles Rabou. 4 vol. in-8.
La Belle Provençale, par le vicomte Ponson du Terraia. 6 v. in-8.
Dettes de Cœur, par Auguste Maquet. 2 vol. in-8.
Le Tigre de Tanger, par Paul du Plessis, auteur des *Boucaniers*, *Montbars l'Exterminateur*, *le Beau Laurent*, et Albert Longin. 5 v. in-8.
Le Médecin des Voleurs, par Henry de Kock. 4 vol. in-8.
La Cape et l'Épée, par le vicomte Ponson du Terrail. 5 vol. in-8.
L'Homme de Minuit, par Etienne Enault et Louis Judicis. 4 v. in-8.
La Tour Saint-Jacques, par Clémence Robert. 4 vol. in-8.
Les Frères de la Mort, par Charles Rabou. 5 vol. in-8.
La Mignonne du Roi, par Emmanuel Gonzalès. 3 vol. in-8.
M. Choublanc à la recherche de sa Femme, par Ch. Paul de Kock. 3 vol. in-8.
L'Homme de Fer, par Paul Féval. 5 vol. in-8.
Les Chevaliers errants, par O. Féré et D. A. D. St-Yves. 4 vol. in-8.

Pour la suite des Nouveautés, demander le Catalogue général qui se distribue gratis.

SCÈNES DE LA VIE ARABE.

LE

PRIX

DU

SANG

PAR

A. DE GONDRECOURT

auteur de

La Vieille Fille, Une Vraie Femme, les Mémoires d'un Vieux Garçon, etc., etc.

I

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huguerie, 70 - BORDEAUX

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE FONTAINE MOLIÈRE, 27.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LE MÉDECIN DES VOLEURS

OU

PARIS EN 1780

PAR HENRY DE KOCK.

Montrer Paris tel qu'il était comme mœurs, comme habitudes, comme usages, vers la fin du dix-huitième siècle, tel a été le but de l'auteur de ce livre. S'embarquant à pleines voiles dans le roman d'aventures, Henri de Kock, que nous ne connaissions jusqu'ici que comme un fin observateur d'amours et de ridicules modernes, a bravement couru sur les brisées du maître à tous en ce genre : Alexandre Dumas. Drames étranges ou terribles, scènes émouvantes ou comiques, caractères habilement tracés, types curieux, *le Médecin des Voleurs* contient tout cela, et notez, — un grand éloge à faire encore de cette œuvre, — que Henri de Kock, en s'y livrant, a évité l'écueil contre lequel se sont brisés le plus souvent les écrivains qui ont parlé de cette époque ! — Le règne de Louis XVI. — Pas un mot de politique, pas une phrase ayant trait à la révolution ne viennent déparer de leurs teintes trop sombres, un récit où l'imagination ne perd rien cependant à se mêler à la réalité. *Le Médecin des Voleurs* est appelé à un immense succès. On lira ce livre pour s'amuser... on le lira pour s'instruire.

LA REINE DE PARIS

PAR

M. THÉODORE ANNE.

L'époque de la Fronde, cette lutte entamée par des fous et continuée par des ambitieux, a des incidents qui sont de nature à tenter les romanciers. Pourquoi la Fronde a-t-elle commencé, pourquoi a-t-elle fini ? c'est un point difficile à expliquer. L'histoire ne donne point de cause sérieuse à cette guerre qui dura quatre ans. à ce désordre qui trouva son dénoûment, quand on fut las de combattre, et quand après tant de sang inutilement versé, la France aux abois cria grâce et merci. Le roman a le champ libre, grâce au silence de l'histoire, et M. Théodore Anne en a profité pour donner au moins à cette collision une apparence de motif. Trois lignes de l'ouvrage de M. le comte de Saint-Aulaire sur cette époque, lui ont servi de point de départ, et usant de son privilége de romancier, il a mis dans la tête de la duchesse de Longueville, ce que l'on dit avoir existé un instant dans celle du prince de Condé, son frère. Peut-être trouvera-t-on que la Fronde, ainsi représentée, rappelle des événements plus modernes. C'est que tous les désordres sont frères et marchent vers le même but. C'est la soif des grandeurs d'un côté, c'est la soif de l'or de l'autre, qui guident les ambitieux de haut et de bas étage. Mais à côté du tableau ainsi présenté, se trouve la leçon et le dénoûment qui met chaque chose à sa place, montre que les plus grands agitateurs capitulent facilement quand leurs intérêts sont sauvegardés. A côté des scènes d'ambition se trouvent des scènes d'amour, et l'amour amène une conclusion que l'ambition voulait retarder. C'est que de toutes les passions humaines, l'amour est la plus forte. Princes, ministres, grands seigneurs, magistrats, bourgeois, populaire, toutes les classes défilent devant le lecteur, et de ce contraste perpétuel naît un intérêt qui doit assurer le succès de l'ouvrage.

Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

AVANT-PROPOS.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/scnesdelaviear01gond

AVANT-PROPOS.

L'Algérie est aujourd'hui pacifiée; car la Kabylie qui, seule, résiste encore à nos armes, ne fait que, momentanément, obstacle à la souveraineté de notre do-

mination sur ce vaste territoire qui sera bientôt, pour la France, une source inépuisable de richesses (1).

La population kabyle du Jurjura, trois cent quatre-vingt mille âmes environ, occupe une superficie de huit mille kilomètres carrés, dont elle a victorieusement disputé aux Romains, aux Arabes et aux Turcs, les montagnes rocheuses, les neiges, les collines fertiles et les

(1) Ceci était écrit avant la campagne qui vient de se terminer si glorieusement.

fécondes vallées. Les Kabyles, issus du sang berbère et refoulés dans leurs montagnes, comme dans d'inexpugnables forteresses, par les Arabes, ont perpétué les mœurs de leurs ancêtres, à ce point qu'ils ont conservé une complète indépendance vis-à-vis des habitans de la plaine, dont ils n'ont ni le langage, ni les coutumes, ni le caractère, ni la physionomie, ni les instincts, dont ils ont simplement accepté la religion, selon la judicieuse observation d'un écrivain militaire distingué (1), qui cite parmi les étymologies possibles du mot *Kbail* (Ka-

(1) Le général de division Daumas.

byle), l'expresion arabe *kbel* (accepter). Les Berbères ont, en effet, accepté le Koran par concession envers l'émigration arabe conquérante, et pour sceller avec elle une paix durable.

Si, nous détournant de la Kabylie, nous contemplons l'immense pays sur lequel flotte notre drapeau, nous verrons que de La Calle à Nemours, c'est-à-dire de l'est à l'ouest, et d'Alger à Ouargla, du nord au sud, plus de six cent mille kilomètres carrés sont soumis à notre autorité, et qu'une population de trois millions d'âmes, au moins, obéit,

passivement, aux lois de notre administration militaire et civile. On peut donc dire, dès aujourd'hui, que l'Algérie est conquise et pacifiée, que la confédération kabyle du Jurjura, debout, pour peu de temps encore, n'est qu'une enclave qu'il importe plus à notre amour-propre qu'à nos intérêts de réunir à nos possessions; et que notre colonie africaine, où tant de sang généreux a coulé, où de grandes illustrations contemporaines ont pris naissance, où se sont formés de si intrépides soldats, est déjà l'un des plus beaux fleurons de la couronne de France.

Dans ce riche et magnifique pays, la

noble mission de l'armée est à peu près accomplie ; encore quelques combats et nous règnerons sur le Jurjura comme dans la plaine. L'Agérie appartient donc, désormais, à l'industrie, au commerce, aux arts et aux lettres; c'est une mine féconde à exploiter, et il est du devoir de chacun de prendre possession, selon ses forces, d'une partie de ce domaine réservé par une sage et savante administration aux travailleurs de toutes conditions. Dans cette pensée, nous croyons faire œuvre utile en essayant de populariser en France les scènes de la vie arabe.

Le roman est, depuis près d'un demi-

siècle, l'expression la plus répandue de notre littérature; Walter Scott et Cooper lui ont donné droit de cité dans une république où il vivait, avant eux, sans renommée, sans protecteurs et sans emploi. C'était, nous faisons abstraction des fadeurs du roman de chevalerie expression du mauvais goût du siècle où il florissait, une sorte d'enfant terrible aux redoutables étourderies, aux perfides indiscrétions qu'en cachette on écoutait bavarder, mais que nul ne voulait et n'osait prendre au sérieux.

Pour se faire prêter, par-ci par-là,

quelque attention, il se glissait dans les ruelles et les alcôves, et en rapportait, le plus souvent, de scandaleux commérages, qu'on ne pouvait entendre sans trouble pour la pudeur. Le roman, à cette époque, s'il eût valu la peine d'une portraiture, aurait dû être peint en Cupidon, le carquois sur l'épaule et l'arbalète au poing. Il eût été la copie, non pas du fils de Mars et de Vénus, qui inspirait les sages et semait dans les cœurs de tendres sentimens, mais de ce vaurien, immodeste et joufflu, fils du Chaos et de la Terre, nous dit Hésiode, qui présidait à la volupté en désolant le genre humain.

Fatigué ou à bout de sottises, le roman s'est rangé vers le commencement du XIXe siècle. L'enfant terrible s'est fait homme, — ne comptons qu'à partir de l'ère chrétienne; — sa jeunesse, qui fut de dix-huit cents ans, lui a laissé quelque expérience après bien des orages, et cette expérience lui a servi à prendre rang, de prime-abord, dans une compagnie où il n'avait jusqu'alors paru qu'en contrebande.

En quittant la robe prétexte pour la robe virile sous laquelle il se montre hardiment aux vitrines de nos cabinets

de lecture, le roman a sincèrement détesté ses vieux péchés; et s'il s'oublie encore de loin en loin, il faut lui pardonner ce retour de folie en faveur de ses bonnes œuvres, ou le punir en lui fermant, alors, la porte des honnêtes maisons.

Nous disons qu'on peut pardonner certains écarts au roman en faveur de ses bonnes œuvres. Le mot mérite explication; car, soit parti pris aveuglément, soit rancune, soit jalousie, peut-être, on n'a pas universellement rendu justice aux tentatives heureuses des écrivains

qui ont adopté la forme du roman pour développer de saines idées, utiles à plus d'un titre.

Le roman a prodigieusement propagé le goût de la lecture depuis qu'il a pris possession de la publicité; son apparition dans les journaux quotidiens, dont il est devenu l'hôte en quelque sorte obligé, lui a donné droit d'asile partout, et partout, à peu près, il est le bien venu : preuve concluante des progrès qu'il a su faire, et de la bonne conduite qu'il a su tenir.

Les livres spéciaux joignent malheureusement à leur important mérite, le grand tort de ne s'adresser qu'à des classes spéciales de lecteurs; leurs théories sont, nécessairement, revêtues de formes savantes étrangères au public qui les délaisse. Le roman frappe à toutes les portes indistinctement; l'univers lui appartient, et il y prend ce qui lui plaît pour enrichir son propre bagage : hommes et choses s'amalgament dans ses récits; il fait de l'histoire, de la poésie, de la science, de la peinture, du drame et de la comédie. Il est le Michel Morin des lettres; il fait de tout tant bien que mal : on le voit tour à tour homme d'E-

tat, homme d'épée, monarque, philosophe, patricien, bourgeois, plébéïen; il plaide au palais, et paraît en cour d'assises sur la sellette des criminels; il fait de fastueuses aumônes et prête avec usure. Il vit de truffes ou de pain sec. On lui décerne le prix Monthyon, et on le condamne en police correctionnelle. Il abdique volontiers sa dignité d'homme pour se parer des grâces de la femme, et c'est là sa plus grande métamorphose, car il a fait une étude laborieuse, infatigable, savante, scrupuleuse et complète de l'être indéfinissable, mais charmant, auquel nous devons rapporter nos joies les plus douces dans ce monde, et, dans

l'autre, les terribles conséquences du péché originel.

Sous ce travestissement, on le trouve beau comme la vertu et laid comme le vice, dévoué, tendre et vaillant comme l'amour maternel, folâtre, dur et lâche comme la coquetterie. Il est pur et frais comme la fleur et le chant du rossignol à l'aurore; il est souillé, flétri comme les oripeaux que quelquefois, pour sa toilette, il achète aux revendeurs du Temple; il vit en grand seigneur et vit au jour le jour; il meurt millionnaire, et meurt à l'hôpital; on lui dresse un mau-

solée pompeux, on l'enterre en fosse commune; mais, phénix immortel, il renaît de ses propres cendres!

Est-il donc possible que, dans le cours de cette vie impérissable si singulièrement agitée, le roman ne fasse pas beaucoup de bien? Assurément non.

Il y a quelque chose de bon dans le plus mauvais livre, dit un bienveillant proverbe. Les romanciers ont fait tant de livres depuis tantôt cinquante ans, que, fût-ce en les cherchant à la loupe,

on alignerait des chiffres respectables avant de totaliser leurs œuvres salutaires.

C'est grâce à l'intérêt répandu dans leurs récits, que la plupart des grands événements de l'histoire ont acquis une célébrité populaire, que les humbles vertus épanouies dans des cercles restreints ont été mises en lumière, que le crime a été flétri à son de trompe, et que d'importantes découvertes ont été heureusement vulgarisées! Grâce au roman-feuilleton, qui a cependant allumé contre lui bien des colères, le goût de la lec-

ture s'est propagé dans les classes les plus infimes de la société, résultat dont les inconvénients sont moindres que les bienfaits : ceux qui ne lisaient presque pas, et qui n'écrivaient jamais, ont rencontré, dans la lecture du roman, un aliment nouveau pour leur esprit ; et s'ils n'ont pas toujours été à bonne école pour se faire une idée du beau style de notre langue souveraine, ils y ont, du moins, trouvé mieux que leur patois, et y ont appris quelques vérités pour tant de choses qu'ils ne savaient pas.

Si le roman français est beaucoup lu

en France, il est recherché avec empressement à l'étranger. C'est surtout au rôle important que joue le roman dans notre littérature, que la librairie est redevable de ces nombreux traités qui garantissent la propriété littéraire du brigandage des flibustiers de tous les pays. La contrefaçon belge avait pris des proportions telles, en opérant exclusivement sur le roman, que l'équité internationale, émue de ses déloyautés, a, sagement, réglé les droits de tous les écrivains.

Qu'un romancier français émette une idée juste, ou se fasse l'avocat éloquent

d'une cause intéressante, l'idée, le plaidoyer font le tour du monde bien plus sûrement que s'ils eussent été patronnés par des réclames à des milliards d'exemplaires.

Il faut des lectures faciles à ceux qui lisent difficilement.

Il faut des lectures émouvantes aux esprits endormis.

Il faut égayer certains lecteurs pour les séduire et les gagner.

Le roman de mœurs devrait toujours être ce qu'il est très-fréquemment : un livre de morale par excellence, car il est précieux comme moyen de propagande.

Que de gens n'ont jamais ouvert l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui, sans s'en douter, trouvent, au feuilleton de leur journal, l'application des admirables maximes de ce livre, le plus beau de tous, puisque, comme l'a dit un écrivain célèbre : *L'Évangile n'est pas sorti de la main des hommes.*

Le roman n'a pas trop, que je sache, la prétention d'être écrit pour la postérité; mais il est essentiellement de son époque: il est comme ces arbustes qui portent des fleurs et des fruits en une seule saison, et meurent quand on les en a dépouillés. Ce n'est pas un traité, ce n'est pas un sermon, ce n'est pas un discours, c'est une causerie familière dont la substance délicate nourrit toujours, un peu, soit le cœur, soit l'esprit.

Donc, appliquer le roman à la propagation des idées profitables, c'est pren-

dre une direction sûre pour arriver le plus vite possible à destination.

Convaincu de l'opportunité de révéler, pour la prospérité de notre colonie africaine, les scènes peu connues de la vie arabe, nous entreprenons cette tâche avec confiance dans le succès, non pas littéraire, mais d'utilité de notre œuvre, et nous offrons cet essai à nos juges.

Des esprits sérieux et intelligents ont beaucoup écrit déjà sur l'Afrique; leurs travaux ont reçu un sympathique ac-

cueil. Mais la nature de ces travaux assignait à leur publicité des limites qu'il s'agit d'étendre, et même d'effacer. Après les livres ne s'adressant qu'à des lecteurs d'élite, il faut des livres s'adressant à tout le monde.

Et pourquoi les scènes de la vie arabe ne mériteraient-elles que l'honneur de la publicité restreinte? Les passions ne sont-elles pas vives, tendres et terribles sous ce ciel splendide qui sert de voûte à des vallons éternellement ombragés, à des montagnes où l'hiver sème ses neiges, à des plaines couvertes de riches

moissons, à des mers de sable où voguent les caravanes guidées par l'étoile polaire, à des oasis où s'abrite la tourterelle, à des déserts où règne le lion? Le soleil que, dans leur langage poétiquement figuré, les Arabes appellent l'*œil de la lumière*, n'éclaire-t-il pas, dans ces vastes régions, et les splendeurs de la nature et ses mornes tristesses? Où le peintre trouverait il des sites plus grandioses? Où le poète irait-il chercher, loin de là, le berceau sacré de la muse qui fait chanter et pleurer sa lyre?

Quant à l'homme, n'est-il pas en Afrique, comme en Europe, comme

partout, tel que Dieu l'a créé, parfait tant qu'il est suspendu au sein de sa mère, mais perverti dès qu'il a essayé ses premiers pas dans la vie! Cet homme n'est-il pas là, brave et lâche, bon et méchant, généreux et avare, sincère et fourbe, riche et pauvre, honnête et larron, le tout à l'excès, pour ainsi dire, et sous l'influence d'un climat qui enflamme ses passions? L'amour n'a-t-il pas là, comme ailleurs, ses mystères, ses joies, ses tendresses, ses terreurs, ses colères, son courage et ses larmes?

Nous le croyons, au contraire; de l'étude sincère des mœurs originales de

ce peuple intéressant, que notre domination tend à faire disparaître, ressortiront des contrastes frappants, dignes d'étonner notre société chrétienne ; des exemples de sagesse, de grandeur patriarcale, de noblesse native qui pourraient bien faire procès au relâchement de quelques-uns de nos principes. Ainsi la piété, l'hospitalité, la soumission filiale, le respect à l'autorité sont, pour les tribus qui vivent sous la tente, des lois traditionnelles que nulle audace ne sait mépriser ou braver, quand, dans nos chaumières et nos maisons somptueuses, ces mêmes lois semblent avoir trop souvent pris date de prescription.

Selon que Dieu nous le permettra, nous remplirons, mais à loisir, un programme qui doit embrasser les phases principales de la vie arabe. Ce programme comprend :

Les Scènes de la vie arabe,

Les Scènes de la vie kabyle,

Les Scènes de la vie nomade,

Les Scènes de la vie coloniale en Algérie.

Cette dernière peinture de mœurs mettra le colon proprement dit en contact avec la population juive et moresse des villes, avec le *fellah* ou paysan, types précieux pour l'observateur.

Le livre qu'on va lire n'est, en quelque sorte, qu'un premier chapitre de l'œuvre ; les divisions et subdivisions de cette œuvre seront indépendantes les unes des autres, et ne feront un même corps que pour se relier au titre général : *Scènes de la vie arabe.*

. . . . . .

« L'usage de la *dïa* (prix du sang) re-
» monte au temps de l'aïeul du prophète,
» Abd-el-Mettaleb (1). »

« Abd-el-Mettaleb n'avait qu'un seul
» enfant, et, dans sa douleur, il fit cette
» prière :

» Seigneur, si vous me donnez dix en-
» fants, je jure de vous en immoler un
» en action de grâces. »

---

(1) *Le Grand Désert*, par le général Daumas, auquel ce fragment d'un récit arabe est emprunté.

« Dieu l'entendit, et le fit père neuf fois encore. Abd-el-Mettaleb, fidèle à sa promesse, remit au sort de décider quelle serait la victime, et le sort choisit Abd-Allah. Mais la tribu s'élevant contre le sacrifice, il fut décidé qu'Abd-Allah serait mis d'un côté et dix chameaux de l'autre; que le sort serait de nouveau consulté, jusqu'à ce qu'il se prononçât pour l'enfant, et qu'autant de fois qu'il se prononcerait contre lui, dix chameaux seraient ajoutés aux premiers.

« Abd-Allah ne fut racheté qu'à la onzième épreuve, et cent chameaux furent immolés à sa place.

« Quelque temps après, Dieu manifesta qu'il avait favorablement accueilli cet échange, car il fit naître d'Abd-Allah, notre seigneur Mohammed (*Mahomet*); et depuis, le prix du sang (la *dïa* d'un Arabe), est fixée partout à cent chameaux (1). »

---

(1) Pour les habitants des sables dont les chameaux font la principale richesse. La *Dïa* de cent chameaux n'a donc, ici, qu'une valeur représentative du prix généralement fixé dans les autres contrées.

CHAPITRE PREMIER.

I.

Dif-Rebbi.

Zemmora, dans la province d'Oran, sur le chemin direct de Mostaganem à Tiaret, l'une de nos possessions les plus reculées vers le sud, est un site pittores-

que qui charme, d'autant plus le voyageur, que, pour y arriver en venant de la côte, on traverse, dans toute sa longueur, la plaine immense de la Mina, où l'œil fatigué ne rencontre pas un arbre, et où le soleil darde, sans relâche, pendant trois mois de l'année, des rayons dévorans.

Zemmora appartient au territoire de la puissante tribu des Flittas, qui nous a longtemps résisté par les armes et n'a fait sa soumission qu'en 1846, c'est-à-dire à l'époque où, cernée de toutes parts et abandonnée de ses adhérens, il lui était matériellement impossible de prolonger

la lutte. Quoique conquise et soumise à l'impôt, cette tribu, qui peut grouper cinq mille fusils et possède les chevaux de guerre les plus estimés de l'Algérie, est l'objet d'une active surveillance de la part de l'autorité militaire; car, fière de son importance, de sa richesse, de sa renommée, des violens combats qu'elle nous a livrés, elle partage plus qu'aucune autre, cette opinion généralement accréditée chez le peuple arabe: « *que notre domination est un châtiment céleste infligé aux enfans du prophète pour leurs péchés; que ce châtiment est temporaire, et qu'il cessera quand le courroux du Seigneur sera appaisé.* »

Zemmora n'est ni une ville, ni un village, ni un hameau; c'est un vallon situé à l'entrée des hautes collines couvertes d'oliviers, qui coupent si gracieusement le pays des Flittas, et en font ce qu'en style de guerre on appelle, expressivement, un pays de *chicanes*. Une source vive et abondante entretient, dans ce vallon, une fraîcheur que recherchent et les hommes et les oiseaux de la contrée. Les oliviers qui poussent là comme en forêt, les buissons presque toujours en feuilles, les fleurs précoces et tardives à la fois, le vaste horizon dans lequel se baignent la plaine tachée de lacs salins, les hauteurs de Bel-Assel et les monta-

gnes bleues du Dahra, font de ce nid de verdure l'un des plus beaux points de vue de la terre algérienne, si riche en perspectives.

L'autorité française, séduite par l'aspect de ce site, et déterminée par son importance stratégique, y a construit une maison de commandement et en a fait la résidence de *l'agha* (1), qu'elle a imposé à la grande tribu des Flittas.

---

(1) *Agha*, dignité de premier rang, relevant du *Khalifa*.

Il fallait donner aux Flittas un chef sûrement dévoué à nos intérêts, brave, énergique, habile, joignant la finesse diplomatique à l'éclat du nom et à la réputation du guerrier, pour que les manœuvres séditieuses ou turbulentes fussent surveillées d'un œil exercé, contenues d'une main ferme et rapidement châtiées. Le gouvernement ne pouvait mieux choisir, en confiant, comme il l'a fait, ce poste important à Mohammed-bel-Hadri, neveu du général Moustapha-ben-Ismaïl, ce chef célèbre des Douairs et des Smélas, ancien compétiteur d'Abd el-Kader et notre fidèle allié, qui mourut les armes à la main pour notre cause, à l'â-

ge de quatre-vingt-trois ans, dans un défilé du pays des Flittas, non loin de Zemmora où nous avons élevé un monument à sa mémoire (1).

Mohammed-Bel-Hadri est un homme jeune encore, de race illustre et de mœurs

---

(1) Ce monument est un marabout qui porte le nom de *Kouba* de *Sidi-ben-Ismaïl*; ce devrait être un lieu de pélerinage; mais le sentiment de patriotisme est tel, même chez les tribus soumises à notre autorité, que cette *Kouba*, élevée par les chrétiens pour perpétuer le souvenir de leur plus fidèle partisan, n'est que très rarement fréquentée.

opulentes. Il cache, sous les formes d'une aristocratie raffinée, une finesse capable de déjouer toutes les intrigues de la peuplade astucieuse qu'il gouverne sagement, et que le souvenir de la mort de son oncle lui fait un devoir d'observer avec vigilance. Nous le connaissons particulièrement, pour avoir long-temps vécu dans son intimité pendant la paix et pendant la guerre; nul n'est ami plus généreux, nul n'est cavalier plus élégant et plus brave.

A l'époque des événements que nous entreprenons de raconter, les Flittas soutenaient chaudement contre nous la

guerre sainte, et l'émir Abd-el-Kader fondait de légitimes espérances sur le zèle religieux et la valeur de cette tribu puissante que le khalifa Sidi-Embarak, homme infatigable et intrépide, tenait constamment en haleine, soit pour nous livrer combat, soit pour *raser* (1) les douars (2) qui semblaient pencher vers la paix.

---

(1) Nous désignons ainsi l'action de la *razia*, expression que les bulletins de notre armée d'Afrique ont rendu familière en France.

(2) On appelle *douar* la réunion de plusieurs tentes constituant un groupe d'une ou de plusieurs familles d'une même tribu.

Dans l'un des derniers jours du mois d'août de l'année 1835, deux cavaliers étaient couchés l'un sur un petit tapis de Kalah, ville de la province d'Oran, renommée pour la fabrication de ces tapis à couleurs tranchantes que l'on voit dans toutes les tentes arabes; — l'autre, sur quelques brassées d'*alfa* (1), près des puits de R'lizane, situés dans la plaine de la Mina, à quelques lieues du barra-

---

(1) *Alfa*, plante très répandue en Algérie ; elle est d'une grande ressource pour la nourriture des chevaux, et on en fait des nattes. C'est le cygée de sparte, le *cygeum spartum*.

ge de cette rivière, et à pareille distance de Zemmora.

La chaleur, qui, ce jour-là, avait été accablante, commençait à céder, abattue par une brise venant de la côte ; les herbes rares de la plaine, brûlées par le soleil, frémissaient sous ce souffle réparateur ; quelques pauvres oiseaux, abrités jusqu'alors dans des nids enterrés, voltigeaient en jetant des cris joyeux, et les montures des deux cavaliers mangeaient l'orge aux pieds de leurs maîtres, côte à côte, entravées et paisibles quoique d'un sexe différent. Ces nobles animaux captivaient, en ce moment, toute l'attention

des deux Arabes qui les regardaient, d'un œil amoureux et fier, attaquer avec voracité l'orge abondamment étalée devant eux, sur une large toile qui servait de nappe à leur festin.

Les cavaliers étaient à peu-près du même âge, et n'avaient pas à eux deux soixante ans. L'un portait sous son haïck rayé de Tunis (1) fin, transparent et d'une

---

(1) Le haïck est ce vêtement léger dont les Arabes s'enveloppent par-dessous leur burnous, de la tête aux genoux, et dont ils relèvent l'un des pans avec un foulard fixé à la ceinture. Les haïcks rayés

blancheur éclatante, une veste amaranthe à larges manches déboutonnées, soutachée d'or et de soie que recouvrait un burnous blanc en laine foulée; l'autre, de condition évidemment inférieure, était beaucoup plus simplement vêtu; il n'avait pas de haïck, mais portait un pantalon large en calicot, qu'enveloppaient, malgré la saison, deux burnous d'une blancheur déjà fanée, une grande chemise ou *gandoura,* et une sorte de mouchoir blanc encadrant son visage et fixé

---

blanc sur blanc, de Tunis, pour hommes et femmes, sont très estimés ; ils sont légers et transparents comme la gaze.

sur la tête par une corde en poil de chameau décrivant quinze ou vingt cercles sur la calotte dont tout Arabe couvre son chef rasé.

Ces hommes avaient les jambes nues; mais on voyait près d'eux une paire de *tumacks*, ou bottes marocaines, souples comme une peau de gant, et une paire de babouches jaunes ou pantoufles. Les *tumacks*, sur lesquels couraient des festons argentés, appartenaient au plus élégant des deux cavaliers, les pantoufles à l'autre dont les jambes offraient, à l'œil, chacune une cicatrice sur le tibia, cicatrice

produite par l'étrier, et dont la plupart des Arabes tirent vanité, comme d'un signe manifeste de leur expérience en équitation, et de leur dédain pour la marche à pied.

Les montures de nos cavaliers se distinguaient, avons-nous dit, par le sexe; nous ajouterons que leur toilette accusait également une grande différence dans la fortune de leurs maîtres, quoique la jument, propriété de l'homme aux babouches, fût supérieure au beau cheval noir qui appartenait à l'autre Arabe.

L'homme à la veste amaranthe se nommait Sidi-Khalaf-ben-Chérif.

L'homme aux deux burnous s'appelait Salem-ould-Kouïder

Le cheval noir et la jument, habitués à la voix de leur maîtres, dressaient les oreilles comme pour répondre l'un au nom de *Chitann* (satan); l'autre à celui de *Messaouda* (l'heureuse).

Chitann portait une selle recouverte en

maroquin fauve semée d'arabesques en filigranes d'argent, dont le poitrail, en ce moment débouclé, était enrichi d'une multitude de petits croissants massifs s'agitant comme des grelots au moindre frémissement du superbe animal. La bride à larges œillères encadrées de velours noirs et plaquées d'argent, les étriers, de même métal, larges et tranchants, complétaient le harnachement somptueux de ce noble compagnon de batailles et de *fantasias* (1), né dans les régions du Sud d'où viennent tous les

(1) Fêtes guerrières, courses de chevaux accompagnées de coups de fusil.

vainqueurs des prix de course et de vaillance. Sa robe, noire et luisante, permettait à ses veines et à ses muscles de se dessiner sous son fin tissu, et ses yeux étaient, pour ainsi dire, voilés par un bouquet de crins qui effleuraient ses larges naseaux.

Chitann était véritablement bien nommé, car son aspect général avait quelque chose de satanique ; sa jambe droite de derrière et sa jambe gauche de devant étaient peintes, depuis le paturon jusqu'à trois ou quatre pouces du genou, avec du *henna*, ce qui lui faisait une

paire de manchettes d'une nuance jaunâtre, couleur de funeste présage pour les Arabes, tandis que les couleurs franches, comme le rouge, sont pour eux de bon augure. Cette peinture trahissait deux balzanes blanches que Sidi Khalaf, son maître, voulait dissimuler, car seules elles nuisaient à l'éclatante beauté de sa robe.

Sidi Khalaf-Ben-Chérif avait lui-même, dans ses yeux étincelants mais sévères, dans sa physionomie belle et régulière, mais rude et hautaine, dans ses gestes peu fréquents, mais saccadés, dans sa

voix sèche et brève, le faux air que les poètes donnent au mauvais ange lorsqu'ils le font apparaître parmi les hommes. Le cheval et le cavalier semblaient donc faits l'un pour l'autre, et ils étaient assurément dignes l'un de l'autre, car si Chitann passait pour vaillant, Khalaf-Ben-Chérif se distinguait, entre tous les nobles de sa tribu guerrière, par une bravoure farouche et l'éclat d'un cavalier magnifique.

Salem-Ould-Kouïder, de condition beaucoup plus humble que son glorieux compagnon, était, par son attitude, son

costume et sa physionomie, le type des fervents serviteurs de la cause de l'émir Abd-el-Kader dans la province d'Oran, province belliqueuse où nos moindres conquêtes ont été marquées par de sanglants combats. Son visage basané, ses traits énergiques, sa taille élevée, lui donnaient un caractère majestueux et redoutable quand son âme, ordinairement assoupie, se réveillait comme en sursaut, honteuse de sa nonchalance.

Dans l'action, cet homme dépensait toutes ses forces physiques et morales, et quand venait pour lui l'heure du re-

pos, il prenait en pitié l'agitation, soit du corps soit de l'esprit de quiconque agissait ou pensait à ses côtés.

Salem appartenait à la tribu des Hachem-Garabas ; il était pauvre en ce qu'il ne possédait ni esclave, ni troupeaux, ni concubines ; en ce qu'il n'avait qu'une femme légitime chargée, à elle seule, de tout le fardeau des devoirs domestiques de la tente ; et cependant Salem, s'il l'eût voulu, aurait pu effacer le luxe des plus riches cavaliers de son rang, car l'émir lui avait fait offrir six mille douros

(trente mille francs) de sa jument *Messaouda*, somme énorme qu'il avait obstinément refusée (1).

---

(1) Les jumens *pur sang* des *Nedjeds* et des *Annazas* ne se vendent qu'à des prix fabuleux. Dans le Sahara, dans l'Angad et même dans les tribus du sud de l'Algérie actuelle, les jumens du mérite de *Messaouda* ont la valeur commerciale que nous indiquons ici.

CHAPITRE DEUXIEME.

II.

Dif-Rebbi. (*Suite*).

Messaouda était ce que les poètes arabes appellent une jument *bleue*, et dont ils comparent la robe au plumage du ra-

mier (1). Née dans le désert, elle avait été prise depuis peu de temps par Salem dans une razia que l'émir avait faite, dans le Sud, sur des tribus dissidentes. C'était une perfection de la race barbe pour ses qualités comme pour son élégance ; son maître avait suspendu à son cou, par une simple corde d'alfa, un petit sachet dans lequel il avait fait écrire

---

(1) C'est notre cheval *gris étourneau foncé*. Dans presque toutes les ballades arabes, il est question des chevaux *bleus*, des chevaux *verts*, etc., etc.

« *Mon cheval est le seigneur des chevaux : il est bleu comme le pigeon sous l'ombre, et ses crins noirs sont ondoyans.* »

cette opinion du prophète sur les juments de ce prix.

Mon ventre est un trésor,
Mon dos un siége d'honneur.

La toilette de Messaouda était peu digne de son noble sang. Le couvre-selle n'avait aucun ornement, pas plus que la bride et le poitrail ; un fusil anglais de fort calibre pendait par sa bretelle, la crosse en l'air, au pommeau en forme de piquet de la selle, tandis que le long fusil de Khalaf-ben-Chérif brillait par les capucines d'argent, par le corail et l'ivoire dont son bois était enrichi.

Khalaf se souleva sur un coude, jeta un regard perçant dans la direction de Zemmora, secoua sa tête avec ennui, et tendit à Salem sa pipe de voyage (1). Salem garnit la pipe de tabac, la rendit à Ben-Cherif, et battit le briquet pour se procurer du feu.

— Par l'entourage de Dieu, ma patience est durement mise à l'épreuve de deux côtés, dit Khalaf, après avoir aspiré

---

(1) Pipe en terre rouge dont le tuyau, long d'environ 50 centimètres, est en bois de jasmin ou de cerisier.

deux ou trois bouffées de tabac; mon messager se fait attendre, et tu es l'homme le plus opiniâtre que je connaisse! Oui ou non, veux-tu me vendre ta jument? j'accepterai ton prix.

—La terre n'est pas assez riche pour payer cette merveille céleste; n'essayez pas de me tenter, seigneur (1).

---

(1) Le tutoiement est général chez les Arabes, sauf les exceptions suivantes : Lorsque l'on parle à un *kadi*, ou à un *muphti* ou à un homme de rang très élevé, on emploie le pluriel. Le *kadi* est chargé de rendre la justice, et doit être très-instruit ; le *muphti* est placé au-dessus du *kadi*.

— Songe que si je n'avais pas guidé les cavaliers de l'émir, la razia qui t'a enrichi d'un si beau butin aurait échoué; songe que si j'ai pris les armes pour combattre sous les étendards de ton maître, à quinze journées de mon pays, c'est que la jument du marabout m'inspirait une insupportable jalousie, et que j'espérais m'en saisir par la guerre. Le Seigneur t'a favorisé, ou bien tu auras fait quelque pacte avec le démon, car Mohammed est tombé sous ton fusil, et sa jument t'appartient... Cède-la moi, et je te donnerai autant de boudjous qu'il y a de crins dans sa queue.

— Oubliez-vous qu'il y a deux jours à peine, vous m'avez raconté votre histoire, et que, confident de vos amours, je suis ici pour les servir? Non, vous n'avez pas embrassé notre cause, dans la guerre sainte, pour vous approprier par les armes Messaouda... que le ciel la protége! mais pour faire une conquête bien plus précieuse à vos yeux, celle de la fille de l'Abib-ben-Taïeb, la belle Meryem, *blanche comme la lune que vient entourer la nuit* (1).

---

(1) *Meryem* veut dire Marie comme *Aïssa* Jésus. Ce dernier nom est assez commun chez les Arabes, des tribus entières le portent.

— Tais-toi, s'écria brusquement Khalaf, Chitann s'est ému, vois-le.

Le cheval noir venait, en effet, de redresser fièrement sa longue encolure, et il fixait d'ardents regards du côté de Zemmora, faisant pointer ses oreilles comme à l'approche d'un danger digne de son courage.

— Messaouda ne bouge pas, répondit Salem, par conséquent rien ne nous menace, car Messaouda flaire la poudre cachée au fond des fusils, mais il se passe quelque chose là-bas.

Chitann jeta un hennissement qui retentit dans la plaine; il battit ses flancs de sa queue puissante, et laboura la terre avec l'un de ses pieds, comme s'il eût voulu y creuser un trou.

— C'est mon messager, dit Khalaf; que Dieu t'assiste! Si le message est heureux, je te donnerai sans compter tout l'argent de ma djebirah (1).

Chitann redoubla ses hennissements,

---

(1) *Djebirah*, portefeuille de voyage, espèce de sabretache suspendue à la selle du cavalier.

et les deux cavaliers, qui s'étaient levés, aperçurent bientôt, galoppant à toute vitesse, et venant droit à eux, l'un de ces beaux levriers qui accompagnent les Arabes de distinction dans leurs voyages, et avec lesquels ils chassent, en chemin, le lièvre, la gazelle et le sanglier.

— Le Seigneur m'a exaucé! s'écria Khalaf au moment où le brave levrier, haletant et gueule béante, vint bondir à ses pieds; Meryem est libre, et elle m'attend: voici le gage de son amour.

— Oui, répondit Salem, en examinant

un anneau d'argent attaché au cou du levrier; j'avais bien dit à la négresse de Lella Meryem, que si le chien nous revenait portant au cou l'un des *chrelchral* (1) de la fille l'Abib-ben-Taïb, ce signe vous serait favorable.

— Ainsi, sans plus tarder, à cheval! s'écria Khalaf; voilà une journée qui commence ta fortune.

---

(1) Les *chrelchral* sont les anneaux que les femmes portent au-dessus de la cheville. Le métal de ces anneaux, dont se paraient également les dames romaines, varie selon la fortune des familles.

Disant cela, Ben-Cherif prit sa djébirah et la jeta à Salem.

— Comme mon père, je n'ai qu'une parole, ajouta-t-il; prends tout cela au nom de Meryem, mon étoile.

Salem se leva, baisa la main de Khalaf en témoignage de respectueux remercîments, et se mit en devoir de desseller les chevaux.

— Il faut bien, dit-il, après avoir fait

quelques caresses à sa jument, que le marabout Adji-Adda... Dieu lui rende les bienfaits qu'il a prodigués à mon enfance! m'ait recommandé de vous aimer comme mon frère, et de vous servir comme mon seigneur, pour que je consente à remplacer ma selle par la vôtre sur le dos de Messaouda!.. C'est une coupable action qu'un bon cavalier ne doit jamais faire... le démon pourrait monter en croupe derrière moi!

— Mon harnais te portera bonheur: ne suis-je pas le cavalier le plus vanté

du *Guebla* (1)? Ne vas-tu pas t'armer de mon noble fusil, et chausser mes vaillants éperons? N'est-ce pas à une fête que nous marchons?

— Oui, s'il plaît à Dieu! répondit assez tristement Salem; nous sommes d'ailleurs trop avancés dans l'aventure pour songer à reculer.

— Que le *Seigneur m'enterre droit*

---

(1) *Guebla*, sud.

comme un juif (1)! si je renonce à ma charmante entreprise, interrompit Khalaf avec violence. Celui qui est lâche en amour est lâche au combat; et c'est pour cela que les femmes glorifient leurs amants frappés du sabre..... Dépêche-toi, Salem, le soleil va bientôt se cacher derrière les collines.

Salem, après avoir mis à Messaouda le harnachement complet de Chitann, et à Chitann le harnachement de Messaou-

(1) L'un des serments dont les Arabes sont généralement sobres.

da, s'approcha de Khalaf, et lui dit, en se débarrassant de ses burnous :

— A nous, maintenant !

Les deux cavaliers échangèrent leurs vêtements, de pied en cap ; de sorte que Salem éprouva un tressaillement de vanité en se coiffant du grand chapeau de paille de Ben-Chérif, dont les beaux habits et les armes de luxe excitaient peut-être ses secrètes convoitises.

Le lévrier, après avoir flairé les mains

de son maître, était allé se coucher près de la tête de Chitann, qui, heureux de l'avoir retrouvé, le caressait du bout des lèvres.

Sidi-Khalaf s'arrêta un moment à regarder le gracieux badinage de son cheval et de son chien; puis il secoua la tête avec chagrin.

— Qu'allons-nous faire de votre *slougui?* demanda Salem, nous n'avons pas songé à cet embarras (1).

---

(1) *Slougui*, lévrier.

— J'y pense, répondit Khalaf, s'il nous suivait, il nous trahirait; si nous l'attachions ici, les hyènes le mangeraient pendant la nuit, ou bien il hurlerait, et quelque *flitti* (1) s'en emparerait, ce qui ferait découvrir notre ruse. Allons! son mauvais jour est venu.

---

(1) *Flitti*, singulier de Flitta.

CHAPITRE TROISIÈME

III.

Dif-Rebbi. (*Suite.*)

Tout en parlant ainsi, Khalaf avait armé le fusil de Salem, et il en appliqua le bout du canon sur la tête effilée du pauvre chien, qui, couché en sphinx, le

museau entre ses pattes longues et nerveuses, regardait son maître à la dérobée, croyant, sans doute, à quelque taquinerie caressante, et ne bougeait pas, mais fouettait mollement la terre avec sa queue en signe de joyeuse reconnaissance.

Salem poussa un cri, mais ce cri fut couvert par l'explosion d'un coup de feu. Les chevaux bondirent, et Chitann répondit à la poudre par quelques-uns de ces ronflements qu'il jetait d'habitude, pour témoigner sa colère ou son effroi; puis il flaira le slougui, dont le crâne

venait de voler en éclats ; et il regarda son maître comme pour lui reprocher sa noire ingratitude.

« Par la figure de Dieu ! murmura tout bas Salem, cet homme est funeste, et *Malek* (1) me châtiera pour l'avoir assisté ! »

— Tu me trouves cruel, n'est-ce pas? demanda Khalaf en s'élançant sur le dos

(1) Malek est le démon chargé de tourmenter les réprouvés dans l'enfer.

de Chitann, pendant que Salem pesait sur l'étrier de Messaouda.

— Moi? répondit Salem devenu circonspect et dissimulé : non, seigneur, un chien n'est qu'un chien, et Meryem est, dit-on, la plus belle fille qui soit dans l'univers.

— Celui qui ne sait pas donner, ne mérite pas qu'on lui donne; j'ai sacrifié mon slougui, la terreur des sangliers, à Meryem, la joie de mes rêves : Meryem me récompensera! Allons, avançons,

prends le chemin le plus court, et repasse en ta mémoire les plans ingénieux que nous avons arrêtés.

Salem se mit en marche et Khalaf le suivit à la distance de quelques pas Salem ne tarda pas à tomber dans de sombres réflexions, et bientôt Khalaf entonna l'un de ces chants d'amour dus à l'inspiration des trouvères errants qui, aidés d'un joueur de flûte, et s'accompagnant du tambourin, voyagent de tribu en tribu pour charmer les loisirs des guerriers.

Mon cœur brûle avec son feu
Pour une femme issue du Paradis ;
O vous, qui ne connaissez pas Meryem,
Cette merveille de Dieu l'unique.
Je vais vous montrer son portrait.

Meryem, c'est le palmier
Du pays des Beni-Mezab,
Dont les fruits sont si haut
Qu'on ne peut y toucher... etc., etc.

Les premières ombres de la nuit commençaient à descendre sur la plaine, lorsque nos deux cavaliers s'engagèrent dans les plis du vallon de Zemmora. Des

aboiements tumultueux signalèrent le voisinage d'un douar.

— Sommes-nous arrivés? demanda Khalaf avec trouble.

— Oui, les tentes de Sidi-Brahim-ben-Taïeb sont là; mais le malheur nous y attend, Seigneur... Songez au prophète, et ne nous arrêtons pas.

— Pourquoi cela?

— C'est aujourd'hui samedi (1), jour néfaste !... Nous n'y avons pas réfléchi.

— Quand ce serait le jour de mon jugement, que t'importe? Les enfants de la tribu ont-ils peur des mensonges des sorciers? Continue ta route et fais selon mon bon plaisir.

— Cet homme est le démon! murmu-

(1) Le samedi, jour férié des juifs, est redouté des Arabes, peuple superstitieux à l'excès.

ra Salem, dont tout le corps frémit d'une terreur superstitieuse. Qui donc m'a lancé le mauvais œil (1).

Arrivés sur un plateau que couvraient une vingtaine de tentes rangées en cercle, Salem et Khalaf qui le suivait furent enveloppés par une bande de chiens

---

(1) *Aaïn*, le mauvais œil, c'est un acte d'envie, secrète qui, dans les superstitions arabes, tient à la sorcellerie et porte malheur. *On m'a jeté un sort*, disent encore les bonnes gens de certaines contrées en Europe.

féroces que des nègres esclaves s'empressèrent de disperser.

—Où est la tente de Sidi-Brahim-ben-Taïeb? demanda Salem.

— Là, lui répondit-on, en lui montrant une vaste tente posée près de deux oliviers centenaires qui ombrageaient une source bouillonnante: mais le kaïd est en voyage.

— N'y a-t-il pas, ici, quelqu'un pour le représenter?

— Oui, son père..., ce vieillard qui est assis sur un tapis, près de la source.

Salem se dirigea vers le lieu indiqué, arrêta sa monture à quelques pas du tapis où le père de Ben-Taïeb fumait en prenant du café, et dit d'une voix haute et ferme ces deux mots qui, dans les mœurs arabes, font de tout voyageur un hôte envoyé par Dieu.

— Dif-Rebbi.

-- Sois le bien-venu, lui répondit le vieillard, en ordonnant, d'un geste, qu'on s'empressât autour de l'invité du Seigneur.

Plusieurs esclaves, en effet, se précipitèrent pour tenir l'étrier au voyageur; mais Khalaf qui s'était élancé à terre, écarta ces gens sans les rudoyer, et rendit à son prétendu maître les devoirs d'un zélé serviteur.

Salem vint s'asseoir près du père de

Ben-Taïeb, qui lui offrit sa propre pipe et la tasse de café qu'il allait porter à ses lèvres.

Khalaf conduisit les chevaux à l'endroit qui lui fut désigné pour la nuit, les entrava, leur donna l'orge, et parut s'inquiéter beaucoup de la manière dont serait traité son maître, qui, par la magnificence de son équipage, excitait déjà dans le douar une admiration générale.

On aurait pu voir une main noire sou-

lever avec précaution l'un des bords de la tente de Ben-Taïeb; puis, apparaître par cette étroite ouverture, après la tête d'une vieille negresse aux joues couturées, le blanc et frais visage d'une jeune femme qui brilla, dans la teinte sombre du crépuscule, comme la première étoile d'une nuit d'été.

Cette femme, c'était la belle Meryem; son cœur avait battu, son âme avait souri.

Elle venait de voir Ben-Cherif, son

bien-aimé, et elle était tombée, toute frémissante de bonheur, dans les bras de sa nourrice, la négresse Yaya.

CHAPITRE QUATRIEME.

IV

Meryem.

Lella Meryem (1) n'avait pas seize ans,

---

(1) *Lella* est un titre qu'on donne aux femmes ou filles de qualité. La femme noble est dite *lella kbira* (grande dame); la demoiselle noble *lella srera* (dame petite).

mais, au chaud soleil d'Afrique, les femmes, comme les fleurs, sont hâtives; du soir au lendemain les verts buissons fleurissent, et, de l'automne au printemps les fillettes oublient les chansons de l'enfance, en écoutant battre leurs cœurs. Meryem avait même dépassé l'âge où, d'habitude, les familles arabes marient leurs filles, et elle était dans toute la sève de sa riche beauté.

*

C'était une femme de haute origine, portant sur son front, dans l'éclat de ses regards, dans l'autorité de son geste et l'impérieuse vivacité de sa parole, le

cachet de cette race superbe des grands seigneurs du Sud, dont les chevaux sont caparaçonnés de toiles d'or et de soie, dont les tentes sont dressées et servies par de nombreux esclaves achetés au pays des Nègres, qui chassent au faucon et se considèrent comme les dominateurs de la terre africaine, depuis les sables du désert jusqu'aux coquillages baignés par la Méditerranée.

Meryem était de taille moyenne; ses grands yeux noirs, couronnés de sourcils qu'un poète arabe eût comparés à

la gracieuse courbure du *noun* (1), étaient encadrés chacun d'un liseré bleuâtre de koheul (2) qui les faisait briller d'un

---

(1) « Les sourcils sont deux *noun* qui brillent sur du papier blanc. » (Ballade arabe.) Le *noun* est une lettre de l'alphabet; renversée, elle a quelque rapport avec l'arc du sourcil.

(2) Le *Koheul* (sulfure d'antimoine), soit pur, soit comme base d'une préparation qui sert à teindre les paupières des femmes, est un présent de Dieu, dont l'usage est prescrit par le prophète et recommandé par tous les médecins arabes; il donne aux yeux plus d'éclat, à la vue plus de limpidité, et préserve des ophthalmies. Quand le Seigneur parut sur le Djebel-el-Thour (le *Sinaï*), il embrâsa la montagne entière, en calcina toutes

éclat lumineux, et donnait à la peau, déjà fort blanche, plus de fraîcheur en-

---

les pierres, qu'il fit passer à l'état de koheul. Tout celui qui se trouve à présent dans les autres contrées provient, en principe, du Djebel-el-Thour. « Ce fut une femme du pays de Yamana, dans l'Yemen, qui, la première, fit usage du koheul, pour dissimuler une inflamation habituelle qu'elle avait aux paupières; et l'on raconte qu'en peu de temps, elle acquit une vue si perçante, que ses yeux *distinguaient un homme d'une femme à deux journées de marche.* » Récit d'un Arabe (général Daumas). Le koheul pur produit une teinte bleuâtre, qui sied fort bien aux femmes très blanches; combiné avec diverses autres substances, telles que le sulfate de cuivre, le safran, le noir de fumée, il teint en noir.

core et de velouté. L'ovale du visage, la netteté du profil, la pureté des traits énergiques et doux à la fois de Meryem, rendaient sa belle tête digne des riches camées de la Grèce antique. Sa toilette répondait à l'accord voluptueux des grâces de tout son être; ses pieds nus dont les ongles étaient teints de henna ainsi que l'extrémité de ses mains mignones, chaussaient et rejetaient par désœuvrement, sur le tapis où elle passait sa vie nonchalante, des pantoufles du Soudan brodées d'or, véritables jouets d'enfant. Des *chrelchrals* d'or, d'argent ou de corail flottaient à ses chevilles; de grands anneaux pendaient à

ses oreilles, menaçant de les déchirer par leur poids cependant léger ; ses cheveux noirs, abondants, ruisselaient sur ses épaules, que recouvrait un fin haïck de Tunis, à bandes de pourpre ; et, sous ce haïck, on voyait une veste étroite de velours vert semée de petits boutons d'argent qui dessinait le corsage sans l'étreindre, et se perdait dans des plis de foulards posés et noués avec une rare coquetterie, comme une ceinture, autour de la taille.

Khalaf-ben-Chérif disait de Meryem, et il avait raison :

Ses yeux assassinent comme la poudre,

Son sourire ouvre le Paradis,

Elle est timide comme la gazelle

Et brave comme la lionne !

Meryem, c'est l'oiseau qui chante

Sous les palmiers de l'oasis,

Et c'est la source bienfaisante

Que cherche le voyageur égaré !

Meryem se parfumait les lèvres avec du souak (1) qu'elle mâchait comme par

---

(1) *Souak*, écorces de noix fraîches avec lesquelles les femmes indigènes colorent, en rouge, l'intérieur des lèvres, de la bouche et des gencives. C'est encore une espèce de bois blanc que les pé-

distraction, et sa nourrice Yaya qui l'aimait avec idolâtrie, entretenait tout le jour, sous sa tente et pour lui plaire, une cassolette où brûlaient des parfums et souvent de la *loubane*, espèce d'encens fort recherché dans le Sud.

---

lerins rapportent de la Mecque, et dont ils se servent dans leurs ablutions et pour se nettoyer les dents; ils en attachent un morceau à leur *séba* (chapelet). (*Le docteur Lacger*). « Quand une femme s'est orné les yeux de *koheul*, paré les doigts de *henna* et qu'elle a mâché du *souak* qui parfume l'haleine, fait les dents blanches et les lèvres pourpres, elle est plus agréable à Dieu, car elle est plus aimée de son mari » (récits arabes). Le deuil exclut ces parures de la coquetterie.

Cette charmante femme n'avait jamais travaillé, même à ces sortes d'ouvrages qui ne sont que des délassements; tout au plus ses doigts avaient-ils chiffonné quelques bouquets, ou formé quelques nœuds de perles; elle occupait sa vie à chanter, à rêver et à s'admirer dans un miroir coquet, ombragé de plumes d'autruche, qu'elle tenait constamment à sa portée.

Meryem était fort riche et elle appartenait à l'une de ces grandes familles pour qui le travail est condition d'esclavage, et, par conséquent, de coutume

abjecte. Nous avons à dire, avant de parler du caractère de cette jeune fille, comment elle se trouvait transportée du Guebla, pays de son père, sous la tente du kaïd des Flittas, Sidi-Brahim-ben-Taïeb (1).

Le Seigneur n'avait pas béni les trois unions contractées par le père de Meryem, car elle était fille unique ; et le malheur s'était impitoyablement abattu sur sa tente, car, en moins d'un mois,

(1) Brahim et Ibrahim pour Abraham, souvent invoqué dans le Koran.

Meryem avait vu mourir tous ses proches, et avait été recueillie par le kadi de la tribu jusqu'à ce que son oncle maternel, Sidi-Brahim-ben-Taïeb, kaïd des Flittas, l'eut réclamée, ce qui eut lieu à la grande satisfaction du kadi, car la beauté de Meryem, son âge et son caractère entreprenant, mettaient en grand péril la responsabilité de son tuteur légal.

Plusieurs personnages du Sud et même du Maroc, avaient demandé Meryem en mariage, et, parmi eux, Khalaf-ben-Chérif dont nous avons fait le portrait au premier chapitre de ce livre. Mais quoi-

que Khalaf fût en noble réputation de bravoure, quoique sorti d'une grande tente, quoique très-riche et beau cavalier, il était, dans sa tribu, beaucoup moins aimé que redouté. Homme de mœurs farouches et d'ambition insatiable, il était toujours prêt à se révolter contre ses chefs, ou à mépriser les traités qui liaient les siens aux peuplades voisines; il passait, en outre, et c'était là le plus puissant des griefs amassés contre lui, pour un observateur très-relâché des lois du prophète; il avait, disait-on, noué des intelligences sur les bords de l'*Oued-Noun*, au Maroc, avec les maîtres de l'école des sorciers qui se trouve dans ce

pays lointain. Sa parole n'était pas pure, ses sermons invoquaient sans cesse les hôtes infernaux, rarement la puissance ou la bonté de Dieu, et il affectait de donner à ses chevaux, à ses esclaves, à ses chiens, des noms que tout bon musulman prononce avec effroi; ce qui indiquait chez lui un coupable dédain pour les superstitions et croyances populaires.

Dans notre langue, et au point de vue de notre société chrétienne, Khalaf-Ben-Chérif eût été classé parmi les esprits forts; mais si cette classification, assignée à certaine secte de philosophes, est

le seul châtiment infligé à nos voltairiens dont on ne s'occupe pas autrement, il n'en est pas de même chez le peuple arabe, peuple essentiellement religieux, pour qui le Koran est le résumé de tous les livres de morale humaine et divine, et pour qui le moindre ébranlement de la foi est un acte de criminelle insubordination.

Cependant, les troubles que la guerre sainte entretenait dans le nord de l'Afrique, et qu'elle tendait à soulever dans le Sud, commandaient d'avoir égard à la renommée guerrière de Khalaf, et les

chefs fermaient les yeux sur sa conduite privée, afin d'utiliser, au besoin, ses services militaires; mais, s'ils lui témoignaient cette indulgence ou plutôt cette faiblesse, ils ne s'abusaient pas sur son compte et le détestaient profondément.

Aussi, quand Khalaf fit demander Meryem en mariage, on la lui refusa sous prétexte qu'elle était malade et que les médecins ne la jugeaient pas en état de devenir femme. Pareille réponse fut faite à divers personnages, afin de ne pas exaspérer Khalaf et de gagner du temps, dans l'espoir qu'une mort violente ferait

prochainement justice des impiétés de ce redoutable prétendant.

Ben-Chérif ne fut pas dupe de ce stratagème; et il résolut d'en tirer une vengeance éclatante : il s'appliqua d'abord à gagner les bonnes grâces de Yaya, la nourrice de Meryem, négresse du pays de Kora, déjà vieille et probablement corruptible comme toutes les négresses esclaves ou émancipées. Dans ce but, Ben-Chérif fit faire des offres magnifiques à Yaya pour qu'elle entretînt Meryem de la passion qu'elle avait inspirée, et du refus offensant que sa famille opposait à son

adorateur. Il était à croire que Yaya se ferait prier, supplier et surtout bien payer; mais, dans sa fièvre amoureuse et sa fureur, Khalaf se tenait prêt aux plus grands sacrifices, et il fut bien étonné d'apprendre que la négresse se mettait, sans condition, à son service :

Soupçonneux, comme tout Arabe un peu sage, il crut à un piége, et demanda un rendez-vous à la nourrice de Meryem.

La vieille Yaya fut exacte à l'heure et

au lieu indiqués, la nuit, à deux heures de marche du douar de ses maîtres.

Ben-Chérif lui posa, sur-le-champ, cette question :

Pourquoi agis-tu envers moi autrement que selon la coutume de ton sexe, de ta condition et de ta race? pourquoi ne me demandes-tu pas, avant de me servir dans mes projets, de t'enrichir toi et tes enfants!

— Je n'ai qu'une fille, et elle s'ap-

pelle Meryem... Elle est ma fille, parce que je l'ai bercée sur mon sein depuis le jour où elle jeta son premier cri dans le monde, et que de mon sein elle est passée sur mes genoux, où je l'ai élevée pour son bonheur et pour ma gloire. Faire le bonheur de Meryem, c'est m'enrichir; je serai donc payée quand ma fille sera votre femme.

—Ne cherche pas à abuser de l'exaltation de ma tête et de mon cœur, parle-moi plus clairement; ce que tu me dis ne m'apprend rien tout en me faisant

frissonner d'une espérance que tu ne saurais, plus tard, me ravir sans t'exposer.

— Vous m'avez donc bien compris, Seigneur, puisque vous espérez?... Meryem désire l'union que vous recherchez...

— Est-ce vrai? interrompit Khalaf avec une explosion de joie.

— S'il en était autrement, serais-je à cette heure en votre présence? non,

quand vous m'auriez donné tout l'or que mon pays possède dans les flancs de ses montagnes ou dans les eaux de ses rivières. Vous m'avez appelée à votre aide et me voici, parce que Meryem a pour vous autant d'amour que vous en ressentez pour elle, parce que nous savons qu'on a méchamment et faussement répondu à votre demande de mariage. Meryem est aussi belle de santé que de grâces ; jamais femme ne fut mieux douée par le Seigneur pour perpétuer une race vaillante comme la vôtre ; et, loin de solliciter vos largesses pour me dévouer à vos projets amoureux, si j'étais riche et que vous fussiez pauvre, je me ruinerais afin de vous en-

courager à persister dans vos résolutoins.

— Où donc ta maîtresse m'a-t-elle vu ?

— Une première fois où vous l'avez vue vous-même, dans la marche que notre tribu a faite, de concert avec la vôtre, contre les AA'chach, il y a deux ans ; ce jour-là, s'il vous en souvient, Meryem était dans son palanquin, et vous vîntes à passer près d'elle au moment où le soleil, à son déclin, laissait un peu

respirer la terre. Meryem avait écarté les portières de son palanquin (1), pour un peu se rafraîchir à la brise qui courbait autour de nous les herbes desséchées; elle vous aperçut, se cacha bien vite, mais charmée par la noblesse de votre visage, la beauté de votre cheval, la splendeur de votre personne, elle m'avoua qu'elle vous avait longtemps suivi d'un regard passionné. Bien plus tard,

---

(1) Ces palanquins tels que l'on en voit dans le tableau de la prise de la *Smalah* d'Abd-el-Kader sont portés à dos de chameau, et mettent les femmes complètement à couvert dans leurs voyages: leur nom arabe est *Aâtatiches*, au singulier *Aâttouche*.

elle vous a revu dans trois grandes *fantasias* où vous avez frappé la poudre (1) comme un roi de la plaine, et nous vous avons enivré, à votre insu peut-être, de de nos cris de victoire; enfin, quand vous avez demandé à épouser Meryem, c'est en vain qu'on a voulu vous faire passer à nos yeux pour un impie, pour un méchant homme; nous avons deviné qu'on jalousait votre gloire, et nous avons juré de vous appartenir si vous persistiez à nous aimer.

---

(1) *Frapper la poudre*, se dit des coups de fusil que tirent les cavaliers dans leur fantasias ou fêtes guerrières.

— Par le *sérat!* dont le dos tranchant sépare le paradis de l'enfer (1) ! s'écria Khalaf, transporté tout à la fois de colère et d'orgueil, je me vengerai des traîtres qui ont voulu me noircir dans le cœur de Meryem, et je ferai cette fille céleste aussi puissante qu'une sultane... Mais quelle preuve me donneras-tu de ta sincérité?

— Une âme aussi brave que la vôtre

---

(1) Le *sérat* est un pont dont le tablier, tranchan comme une lame de sabre, interdit l'entrée du paradis aux damnés de l'enfer (*Koran*).

peut-elle nourrir tant de défiance? Craignez d'affaiblir la tendresse de Meryem en recevant si mal son message; car c'est en son nom que je vous ai parlé jusqu'à présent.

— Eh bien! pour que ma confiance soit à tes yeux aveugle comme mon courage, rapporte à Meryem cette proposition ou plutôt cette prière : Dussé-je périr après l'avoir vue ou en la voyant, je veux lui parler et recevoir de sa propre bouche les aveux que tu viens de me faire... qu'elle me fixe un rendez-vous et je m'y présenterai, quand même il

faudrait pour cela traverser les flammes d'un incendie et entrer le glaive en main dans sa tente. Va et reviens avec la réponse que je désire.

— Ce rendez-vous, je peux l'assigner sans retourner vers Meryem ; trouvez-vous demain, lundi, jour de bonheur et de réussite, au puits des Sauterelles ; nous y serons ma fille et moi, trois heures après l'*Euchâ* (1) ; ne vous inquiétez

(1) *L'Euchâ*, prière qui se dit deux heures après le coucher du soleil.

pas des dangers qu'il nous faudra affronter pour cette expédition, je me charge de les vaincre tous... Adieu.

CHAPITRE CINQUIÈME.

V

Meryem. (*Suite.*)

La négresse Yaya laissa Ben-Chérif au joyeux étonnement que lui causa cette entrevue, et elle reprit prudemment le chemin de son douar. Khalaf, dès

qu'il fut seul, s'abandonna de nouveau aux soupçons qui l'avaient assailli : il pensa que ce rendez-vous d'amour si facilement accordé pouvait bien être un guet-à-pens, un coupe-gorge, et cette pensée calma brusquement ses ardeurs.

Mais il s'était trop avancé pour reculer sans se couvrir de honte aux yeux de Meryem, qui, le prenant dès lors en haine et en mépris, accepterait, de dépit, la première alliance que lui offrirait sa famille. Ces réflexions faites, il se mit en route pour arriver à l'heure dite au puits des Sauterelles, et il se fit accom-

pagner de deux serviteurs fidèles et braves qu'il plaça en embuscade de manière à en être secouru au premier cri d'alarme.

Meryem et Yaya arrivèrent au puits peu d'instants après Khalaf, qui ne s'était approché de ce lieu qu'avec toute la prudence d'un homme rompu aux ruses de guerre. Le puits des Sauterelles était situé dans un pli de ravin, et caché par un massif de lauriers-roses. Khalaf, avant de descendre dans le ravin, en étudia les crêtes, puis il envoya l'un de ses hommes en avant, avec ordre de se

rabattre vers la fontaine en traçant des cercles assez rapprochés les uns des autres pour que le terrain fût complètement fouillé. Le second cavalier fit, en arrière du puits, une reconnaissance semblable; et, sur le rapport de ses deux serviteurs, Ben-Chérif vint se poster, à cheval, à quelques pas de la source, pendant que ses cavaliers, placés à bonne distance, continuaient de faire le guet.

Le puits des Sauterelles n'était qu'à vingt minutes environ du douar de Meryem, et Khalaf entendait de son embuscade les aboiements des chiens de ce

douar, qu'il eût voulu réduire en cendres et pour se venger, et pour conquérir sa belle maîtresse.

L'ouïe exercée de Khalaf ne tarda pas à lui apprendre que Meryem venait à lui le cœur sincère et brûlant d'amour, ou que la trahison allait fondre sur sa tête.

En effet, les chiens, qui du coucher au lever du soleil ne cessent pas d'aboyer, dans un douar bien gardé, à ce point que ces fidèles amis de la tente ne peuvent plus, à l'aurore, articuler leurs cris,

et sont tous frappés d'un enroûment risible, les chiens, disons-nous, ne révèlent la présence d'un étranger autour du douar que par un redoublement de zèle qui donne à leurs voix l'éclat de la fureur.

Les Arabes, habitués à la vigilance de ces infaillibles sentinelles, ne s'inquiètent pas de leur vacarme ordinaire, et dorment paisiblement sous sa sauvegarde; mais ils sont prompts à en saisir les nuances, et si les aboiements prennent un caractère plus énergique, s'ils deviennent précipités et féroces, c'est un

danger qu'ils signalent, et alors, dans le douar, chacun saute sur son fusil.

Ben-Chérif saisit donc l'une de ces nuances qui put échapper aux gens de Meryem; il comprit que les chiens s'étaient émus, et quoique l'émotion fût légère, elle suffisait à annoncer un mouvement quelconque dans la tribu.

Bientôt un froissement de broussailles apprit à Khalaf qu'il avait deviné juste. Il s'arma de l'un de ses pistolets, se dressa sur ses étriers, plongea sa vue perçante

dans les ténèbres de la nuit, et vit deux ombres qui marchaient hardiment à lui.

C'étaient Meryem et Yaya.

Ben-Chérif se jeta aussitôt à bas de son cheval, et s'assit paisiblement sur la banquette du puits, tenant le fier Chitann par la bride, et penchant la tête pour paraître plongé dans un rêve d'amour.

Chitann ouvrit ses larges naseaux, fit pointer ses oreilles, et regarda avec cu-

riosité les deux ombres qui continuaient de venir à lui.

Tout à coup les branches de lauriers-roses, violemment écartées, donnèrent passage à Meryem et à sa nourrice.

Ben-Chérif fit un bond comme s'il eût été réveillé en sursaut. Meryem, rejetant en arrière le capuchon de son burnous noir, regarda son amant avec fixité et lui dit :

— Me voilà, Seigneur ; douteras-tu encore de ma sincérité ?

Khalaf se précipita aux genoux de cette femme qui lui donnait une preuve si téméraire de son amour, et il voulut s'emparer de ses mains pour les couvrir de baisers.

— Je ne te suis rien encore, lui dit Meryem d'une voix douce et tremblante d'émotion; je ne veux rien te donner, pas même le droit de toucher mon burnous; quand je serai ta femme, quand tu seras mon maître, mon corps et mon âme t'appartiendront.

— O Meryem, répondit Khalaf, émer-

veillé de son bonheur : au moins permets-moi de te contempler dans ces ténèbres qu'illumine ta beauté : tu m'apparais comme l'étoile des voyages au pélerin qui a perdu sa route... je te voyais, tout-à-l'heure, dans mes rêves d'amour, et mon imagination ne te savait pas si belle que te voient mes yeux éblouis.

— Regarde-moi donc bien pour me fixer dans ton souvenir, et arrêter, ici même, ta résolution que j'attends.

Disant cela, Meryem posa l'une de ses

mains sur l'encolure de Chitann, et cette main mignonne et blanche se perdit dans la crinière soyeuse du noble coursier que cette caresse parut apprivoiser, car il avait jusqu'alors regardé avec quelque étonnement les deux étrangères.

Khalaf garda le silence pendant quelques instans; il paraissait perdu dans sa muette contemplation; et il ne pouvait qu'écouter les battemens de son cœur. La négresse Yaya s'était assise sur le bord du puits, et assistait. comme une

statue, à cette scène que la pose gracieuse de Meryem rendait digne du peintre éloquent de la Samaritaine.

— Quelle résolution attends--tu de moi? dit enfin Ben-Chérif : dicte-moi ta volonté, quelle qu'elle soit, tu me verras obéir.

— Alors, écoute bien, reprit Meryem: Mon père ne veut pas que je sois ta femme, et il veut, j'en suis certaine, que j'épouse mon oncle, Sidi--Brahim--Ben-

Taïeb, kaïd des Flittas, dans le *Tell*(1). Ce projet d'alliance fait mon désespoir, car je t'aime; es-tu bien résolu à ne pas me céder à ce seigneur? Songe, avant de me répondre, que Brahim-ben-Taïeb, mon oncle, est puissant; que les Flittas ont une grande réputation guerrière; que leurs cavaliers sont nombreux comme les grains de sable soulevés dans nos plaines par une raffale de *sirocco* (2); songe que mon père est aimé dans ce pays, et que sa colère te poursuivra si

---

(1) Le *Tell* est le territoire compris entre la Méditerranée et les hautes montagnes du Sud.

(2) Le *Sirocco*, vent chaud qui souffle du sud.

tu luttes ouvertement contre l'autorité que nos lois lui donnent sur sa fille ; mais n'oublie pas cependant que je suis femme à mourir, sans me plaindre, si, devenue ton épouse légitime, je meurs dans tes bras.

— Par le seigneur Youseff, qui a un lion pour cheval et un serpent pour bride, s'écria Ben-Chérif enthousiasmé : je te sauverai de ces embûches. Non, tu ne seras pas la proie de ces trafiquans, et je te disputerais plutôt à l'univers entier. Consens à venir habiter ma tente, le kadi de ma tribu nous unira. Et quand tu

seras ma femme, je répondrai aux ennemis de notre bonheur par la bouche de mon fusil... Ne crains rien, mes serviteurs sont nombreux, et mon nom seul fait trembler la contrée; si j'étais vaincu, je t'emporterais sur la croupe de ce fidèle coursier, dont la vitesse a la rapidité du vent, au pays des Touareugs (1) nomades, et nous y pourrions défier nos persécuteurs.

---

(1) Les *Touarengs* sont des peuplades du Sahara qui vivent de brigandages et de trafic avec les caravanes; elles commencent à entrer en rapport avec nous.

— Ainsi, tu consens à m'enlever ?

— C'est mon rêve !

— Et tu fais serment de me respecter jusqu'à ce que le kadi de ta tribu nous ait mariés?

— Que ma religion soit un péché si je cherche à te prendre seulement la main, avant que, pour moi, tu dénoues toi-même ta ceinture.

— Nourrice, tu as entendu, dit Meryem s'adressant à Yaya.

— J'ai entendu, répondit la négresse.

— Eh bien ! reprit Meryem se retournant vers Khalaf : sois ici dans deux jours, à cette heure ; fais-toi suivre de deux montures pour ma nourrice et pour moi, et je me fierai à ta loyauté, je briserai tous les liens qui m'attachent au douar de mes pères ; j'irai, les yeux fermés, où me conduira ton amour, sans

m'inquiéter des périls semés sur mon chemin.

— Pourquoi ne pas fuir dès à présent?

— Parce que j'ai deux devoirs à remplir : Je dois d'abord faire de nouveaux efforts pour vaincre les cruelles résistances de mon père, que mes larmes pourront attendrir, et, enfin vaincue dans cette dernière tentative, je veux aller prier sur la tombe de ma mère, et là,

demander pardon pour le crime que je me prépare à commettre.

— Est-ce donc un crime, Meryem, que de s'abandonner à son époux?

— Sans doute; mais que t'importe, puisque, seule, j'en prends la responsabilité pour te donner la mesure de mon dévoûment? Tu le vois, seigneur, je suis une femme brave et résolue; mon cœur est neuf comme celui de la gazelle à son premier printemps, et, pour prix de ses sacrifices, il n'exige de toi qu'une réfle-

xion bien mûrie dans l'entreprise que nous méditons. Si tu viens ici demain, que ce soit avec l'engagement sacré de ne me livrer que morte aux justes colères des miens; pour peu que tu hésites à aborder les dangers que fera naître notre union, ne sors pas de ton douar, ne viens pas à ma rencontre. Ne te trouvant pas au rendez-vous, je saurai m'expliquer ton absence: je ne t'accuserai ni de faiblesse ni de pusillanimité: je t'estimerai plus sage que moi, et nous ne nous reverrons qu'au dernier jour des hommes. Maintenant, je vais te dire la vérité entière: mon père prétend que tu seras pour ta femme un mauvais maître, par-

ce que tu n'es pas religieux, et qu'on te soupçonne d'avoir lié commerce avec Satan le *lapidé* (1). J'ai refusé de croire à ce discours, car il m'a semblé inspiré par une haine jalouse; fais-moi serment que je t'ai bien jugé.

— *Par la science de Dieu* ! ton père m'a calomnié.

— Ton serment me suffit, Ben-Chérif,

---

(1) C'est l'épithète que le Koran donne à Satan, parce que, dit la tradition : *Abraham assaillit un jour à coups de pierres le diable qui voulait le tenter.*

et la brusque franchise de mes aveux, de ma démarche doit te prouver que l'hypocrisie me fait horreur, car notre Seigneur l'a dit dans ses signes ou avertissemens :

« *Les hypocrites seront relégués au fond de l'abîme de feu, et n'obtiendront aucun secours !* »

A demain, que le salut de Dieu soit sur toi !

— Sur toi soit le salut ! répondit Kha-

laf, en accompagnant d'un regard enflammé la belle Meryem qui, d'un geste modeste et digne, l'avait arrêté lorsqu'il eut voulu la suivre.

— Oh! murmura Ben-Chérif sautant sur son cheval, et faisant résonner ses *chabirs* (1) sur ses larges étriers; je le jure par les *villes renversées* (2), par l'arbre

---

(1) Longs éperons fixés par des courroies au cou-de-pied.

(2) C'est le nom général donné aux villes de Sodome, Gomorrhe, et trois autres.

maudit qui s'élève au fond de l'enfer (1), cette femme m'appartiendra, quand je devrais, pour la conquérir, mettre la terre en révolte contre le ciel !

---

(1) Le *Zacoum*.

CHAPITRE SIXIÈME.

VI.

Sidi-Khalaf-ben-Chérif.

Le lendemain, à l'heure fixée, Khalaf, ben-Chérif se trouva au puits des sauterelles; il avait pris de plus grandes précautions encore que la veille, pour le cas

où Meryem eût été poursuivie par ses parens avertis de sa disparition, et il s'était fait accompagner de six cavaliers déterminés à lui prêter chaudement main forte.

Après avoir attendu près d'une demi-heure, Khalaf s'inquiéta sérieusement du retard de sa maîtresse, et son imagination effrayée lui inspira des doutes sur la sincérité de Meryem, qui pouvait bien, pensa-t-il, l'avoir traîtreusement attiré dans un piège. Comme il s'abandonnait à ce courant d'idées, l'un de ses cavaliers, postés en avant de la fontaine, an-

nonça, par un signal convenu, qu'il venait de faire une découverte, et il se présenta bientôt, escortant un vieux nègre boiteux qui poussait devant lui un âne chargé d'un panier rempli d'outres vides.

— D'où viens-tu? demanda Ben-Chérif au nègre.

— Qui es-tu d'abord? répondit celui-ci avec une froide arrogance.

— La question est téméraire.

— Non, elle est sage; car si tu es l'homme que je cherche, je n'aurai qu'à m'acquitter de mon message, à remplir mes outres de l'eau de la fontaine, et à m'en retourner.

— Et si je ne veux pas te dire mon nom?

— C'est qu'alors tu ne seras pas Sidi-Khalaf-ben-Chérif, qui, hier, est venu ici, qui doit y revenir cette nuit, et que j'attendrai par ordre de la prudente Yaya, nourrice de Lella Meryem.

— Eh bien ! parle; je suis l'homme que tu cherches.

— Par les os de ton père, est-ce vrai ?

— Interroge ce cavalier, mon serviteur.

— Montre-moi plutôt ta main droite.

— La voilà.

— C'est bien, reprit le nègre, votre main porte la cicatrice qui m'a été signalée, vous êtes donc le seigneur Khalaf ben-Chérif. Alors, écoutez-moi, et profitez de ma parole.

Ici le nègre fit, d'autorité, signe au cavalier qui l'avait conduit, de se retirer; puis, il commença :

— Je venais vers vous, lorsque cet homme m'a arrêté; ce que j'ai à vous dire sera triste pour votre cœur, mais on est bien plus triste sous la tente de

Lella Meryem que vous ne le serez après m'avoir entendu. Hier, Lella Meryem et Yaya sont venues vous trouver au puits des sauterelles, et quoiqu'elles eussent pris, pour sortir du douar, de grandes précautions, les chiens qui cependant les connaissent, ont donné l'éveil par quelques hurlemens plaintifs.

— Je les ai entendus, interrompit Khalaf, et j'en ai conçu de l'inquiétude pour Meryem.

— Nos gens se sont armés, continua

le nègre, et ils ont fait le guet; de sorte que quand Yaya et Meryem sont rentrées au douar, elles ont été vues par les nôtres.

— *Que Satan leur jaunisse le visage!* s'écria Khalaf transporté de fureur; je ferai passer mon goum sur ce douar maudit comme un nuage de grêle sur un champ de fèves.

— Nos gens, reprit le nègre avec le même calme : furent tous penauds de ce qu'ils avaient rompu leur sommeil, et

saisi leurs fusils pour deux femmes, lorsqu'ils s'attendaient à voir paraître soit des voleurs, soit des partisans de la tribu des Ouled-M'létas avec lesquels ils ont des démêlés ; mais ils ne blâmèrent pas Lella Meryem de ce qu'elle prenait le frais hors de sa tente, car elle s'était fait accompagner de la prudente Yaya qui lui sert de mère, et dont la vertu a été de tout temps admirée.

— Tu soulages mon cœur ! dit Khalaf, délivré d'une douloureuse oppression.

— Oui, mais si la pensée générale a

été favorable à Lella Meryem, c'est que son père a été le premier à rire ouvertement de la fausse alerte du douar, et, s'il en a ri ouvertement, c'était pour déguiser l'affront que vous avez fait à sa fille en lui assignant un rendez-vous nocturne.

— Qui donc a pu me dénoncer au père de Meryem ?

— Personne, je généralise en parlant ainsi; que ce soit vous ou un autre qui ait assigné ce rendez-vous, le père de

Meryem n'en est pas moins convaincu que sa fille s'est absentée du douar, pendant la nuit, pour écouter les propos d'un amoureux. Il a donc juré à Meryem et à sa nourrice qu'il tirerait vengeance de ce crime, sans toutefois le publier. Quelle sera cette vengeance? Votre maîtresse et la prudente Yaya l'ignorent.

On m'a cependant chargé de vous dire que Meryem et Yaya sont, nuit et jour, gardées à vue, qu'il leur est impossible de se soustraire à cette vigilante surveillance; que Meryem vous renouvelle le serment de mourir plutôt que d'ap-

partenir à un autre que vous, celui-là fût-il le plus puissant des hommes, et qu'elle vous adjure de tout tenter pour sa délivrance.

La guerre seule, m'a dit la sage Yaya, pourra vaincre l'obstination de nos tyrans. Que le seigneur Khalaf rassemble ses vassaux, qu'il soulève contre nous la colère de sa tribu. Meryem sera le prix ou de la terreur qu'il inspirera aux nôtres, ou du triomphe de ses armes.

J'ai dit, ajouta le nègre. Vous voilà

bien averti. Mettez votre confiance en Dieu, car il est savant et sage!

Sur ce dernier mot, et pendant que Ben-Chérif s'abandonnait à de sombres méditations, le nègre boiteux s'approcha du puits et se mit en devoir de remplir ses outres. Lorsqu'il les eut toutes remplies, il poussa son âne dans la direction du douar, sans prendre congé de Khalaf.

Alors Khalaf le retint par un bras, et, cassant une branche de laurier-rose, il la lui donna en disant:

— Porte ce gage à Meryem. Fais-lui savoir que tu m'as laissé dans les tourments de l'amour, du désespoir et de la colère; mais ajoute que je l'aurai délivrée de nos persécuteurs avant que les feuilles de ce laurier se dessèchent et se détachent de leur branche. Si je mens, que je sois appelé désormais Khalaf *el-Djahiah* comme le gendre du dey d'Alger (1).

---

(1) Brahim-Agha, gendre du dernier dey d'Alger, prit honteusement la fuite au combat de Statoueli, quelques jours avant la prise d'Alger par les Français. Il était généralissime du dey, et fut destitué. Depuis cette époque, les Arabes l'ont

— Je porterai vos paroles et votre gage, répondit le nègre, et il s'éloigna en chantant d'une voix gutturale une vieille chanson du Kora, son pays.

Khalaf employa la journée du lendemain à sonder l'esprit des principaux personnages de sa tribu, relativement à l'entreprise qu'il méditait contre le douar

---

toujours désigné sous ce nom : *Brahim el Djahiah* (Brahim-le-Lâche), et ils ont attribué la chute de la capitale de la régence, par conséquent notre installation en Afrique. à la couardise de ce personnage.

de Meryem. A ses familiers il dit que le refus qu'on opposait à sa demande de mariage était une insulte, non-seulement pour sa race illustre, car il appartenait à l'ordre des *cheurfa* (chérifs), qui descendent tous, et sur preuves, de Fathma-Zohra et de Sidi-Ali-Abi-Thaleb, fille et oncle du prophète (1), mais que c'était une grave offense faite à sa tribu entière. A ceux qui le voyaient d'un œil politi-

(1) Les *cheurfa* (pluriel de chérif) constituent un ordre noble que le prophète semble avoir lui-même fondé ; car il prescrit, dans plusieurs passages du *Koran*, de témoigner les plus grands égards aux hommes issus de son sang. Il faut,

que et ne le souffraient qu'à cause de ses talents guerriers, il laissait entendre qu'il porterait ailleurs le renom de ses armes et déserterait les affaires de ses amis indifférents, si on n'épousait pas sa querelle. Enfin, il essaya d'exploiter l'avidité des simples cavaliers, pour qui la guerre, juste ou injuste, est de bonne aubaine; et il fit briller à leurs yeux, pleins de convoitise, les richesses que leur

---

pour être reconnu *chérif*, avoir produit des titres en règle, et nous laissons à juger de l'authenticité de ces titres par le nombre considérable des titulaires de cette dignité qui surgit de toute part en Afrique.

promettait une *razzia* sur le camp de leurs voisins.

Khalaf donna plusieurs jours à ces sortes de tentatives, et il toucha pendant quelques instants au succès préparé par ses habiles discours, car la tribu de Meryem était opulente et dès longtemps rivale des intérêts de la sienne. Mais les *tolbas* (1) et les marabouts ne tardèrent

---

(1) Les *tolbas* sont les desservants des lieux saints; ils tirent leur nom du mot *taleb* (lettré), et enseignent dans les écoles. Les tolbas occupent, dans la hiérarchie sociale et religieuse, le degré inférieur au marabout.

pas à ruiner ces projets naissants dans l'esprit de la masse : ils assemblèrent les chefs de tous les douars, et leur prédirent que le Seigneur répondrait par des châtiments à leur ambition déloyale; qu'il fallait respecter les traités; que l'offense de Sidi-Khalaf était personnelle; que tout père était, selon la loi du prophète, maître des destinées de ses enfants, et surtout de ses filles, que se révolter contre l'autorité du père de Lella Meryem, c'était outrager la parole de Dieu et se condamner d'avance à sa malédiction.

L'un de ces marabouts, qui possédait

une jument de race antique, nourrie de dattes et abreuvée de lait de chamelle, *fille du vent* comme disent les ulémas, s'écria d'une voix sententieuse accompagnée d'un geste solennel :

— Que ma jument *Bahadja* (1) passe en d'autres mains que les miennes ou meure d'un avortement, si les conseils qui vous sont donnés par nous ne sont pas inspirés par le Seigneur, et si les conseils de notre frère Khalaf-ben-

(1) *Bahadja*, la blanche, la brillante.

Chérif ne vous poussent pas à votre ruine.

Ces paroles enlevèrent tous les suffrages; nul n'osa douter de la sincérité du marabout, car la jument *Bahadja* était l'objet de l'admiration générale, et sa pareille n'existait pas du désert au Tell où les chevaux ne sont plus de race pure.

Khalaf dévora sa honte et sa fureur; il feignit de se rendre de bonne grâce à la décision de ses juges, mais il envi-

sagea cette décision comme un outrage dont il résolut de se venger sans pitié.

Après deux jours passés dans le repos, te comme dans l'oubli de ses ressentiments, Ben-Chérif qui avait savamment masqué l'hypocrisie de sa pensée, partit pour se mettre en chasse, et annonçant qu'il resterait toute une semaine, et peut-être plus longtemps, à lancer ses *slouguis* et ses faucons (1), il se fit suivre de

(1) Les chefs et les gens riches, dans le Sud, chassent au faucon.

ses meilleurs chevaux et de ses serviteurs les plus dévoués.

Arrivé à quelques heures de son douar, il prit la direction du *Tell*, et, six jours après son départ, il arriva chez les Beni-Hourni, tribu voisine de *Tlemcen*, chez qui l'émir Abd-el-Kader était campé.

L'émir reçut son hôte avec empressement et distinction, car il avait entendu vanter sa valeur, et il cherchait depuis longtemps, soit à contracter des alliances dans le Sud pour pousser contre

nous la guerre avec plus de vigueur, soit à étendre sa domination suzeraine sur ces tribus éloignées qui refusaient de reconnaître sa suprématie.

— Chérif des chérifs, dit Khalat à l'émir, j'ai appris que vous vous étiez réservé le droit de juger les différends qui s'élèvent entre les descendants directs de notre seigneur Mohammed, et je viens solliciter votre juridiction, car je vous reconnais pour très-illustre et très-grand, pour le prince destiné aux vrais croyants.

— Nous te ferons justice, dit Abd-el-Kader : et tu seras content de notre décision si ta plainte est sage, car Dieu nous a donné la prudence de David et de son fils Salomon.

Khalaf parla de l'affront que lui faisaient subir les refus du père de Meryem et il raconta le jugement qu'avaient porté sur cette affaire les marabouts et tolbas de sa tribu, puis il ajouta :

— Si cette femme que j'aime, et dont je suis aimé, est condamnée par les siens

à ne jamais entrer dans ma couche, si les gens de ma tribu n'ont pas voulu m'assister dans la guerre que, seul, je ne puis pas déclarer à mes ennemis, ne devinez-vous pas, seigneur, vous qui possédez la science des choses cachées, que c'est parce que l'on connaît, dans ces deux tribus vouées à l'iniquité, que je suis votre zélé serviteur, que j'admire votre puissance? O prince! sachez-le, pour ne pas l'oublier, j'ai fait de grands efforts afin d'entraîner vers vous ces gens du Sud, assez lâches pour préférer aux gloires de la guerre sainte les vils profits d'un commerce pusillanime avec les juifs du Maroc et les nègres du Kora.

Ils amassent de l'or et détournent de vous leur pensée, parce que vous n'employez que du fer, de la poudre et du plomb dans vos travaux de géant. Ces gens-là sont maudits, et mordront tous le *revers de leur main droite* au jour du témoignage. Aussi je suis venu vers vous pour vous aider à les châtier dans cette vie; car le châtiment peut les ramener à Dieu !... Ils ont méprisé mes avertissemens, et le Seigneur m'est apparu en songe; il m'a dit : « Marche vers le *Tell* : » c'est là qu'un homme issu de mon » prophète, combat pour la vérité. Il » sera plus grand dans le ciel qu'il n'est » grand sur la terre. Va le trouver...

» C'est l'émir Abd-el-Kader, qui chas-
» sera les chrétiens de la terre africaine
» et les jettera à la mer... Demande-lu
» justice, et propose-lui de guider ses
» escadrons nombreux jusqu'au cœur
» de tes ennemis, qui sont les miens.
» Que la *razzia* soit complète et san-
» glante; un riche butin vous est ré-
» servé..... Tu enlèveras ta fiancée par
» la force de tes armes, et tu puniras
» ceux de ta tribu en les ruinant au pro-
» fit de mes fidèles. »

Et je suis venu vers toi, et me voici,

ajouta Khalaf, en portant la main sur son cœur en forme de salut, de respect et de soumission.

CHAPITRE SEPTIEME.

VII.

Sidi-Khalaf-ben-Chérif. (*Suite.*)

L'émir trouva l'occasion trop belle pour la laisser échapper ; un échec récent que les Français lui avaient fait essuyer dans la province d'Alger, le por-

tait à désirer une expédition lointaine et heureuse, pour relever le prestige de son nom, et rendre confiance à ses partisans. Il accepta donc les offres de Ben-Chérif, et lui donna le commandement d'un *goum* (1) considérable qu'il suivit, prudemment, à une demi-journée de marche. Pendant une nuit noire, les deux troupes tombèrent, en même temps, celle de Khalaf sur le douar de Lella Meryem, celle de l'émir sur la tribu du transfuge Ben-Chérif.

Le goum de Khalaf passa comme un

(1) Le *goum* est un parti de cavalerie.

ouragan à travers les tentes du douar qu'il surprit endormi. Khalaf entra, à cheval, dans la tente de Meryem, mais cette tente n'était habitée que par quelques serviteurs. Le père de Meryem était mort subitement, deux jours après les menaces qu'il avait faites à sa fille, et Meryem avait été placée sous la tutelle du kadï de sa tribu, jusqu'au moment où son oncle, Brahim-ben-Taïeb, kaïd des Flittas, dans le Tell, l'aurait fait réclamer.

Averti en toute hâte, Brahim-ben-Taïeb profita d'un moment de répit

que lui laissait la guerre sainte pour aller, lui-même, chercher sa nièce dans le *Guebla*; et il avait quitté cette contrée depuis six jours, lorsque Khalaf s'y était montré armé de fureur jalouse et de haine.

En apprenant le départ de Meryem, Ben-Chérif s'abandonna aux plus violens éclats de colère, et il fit main-basse sur le douar comme pour se dédommager de cet échec inattendu. Couvert de sang, mais non rassasié de vengeance, il s'élança vers sa propre tribu, avec les cavaliers qu'il commandait, et il la

trouva luttant contre l'émir. Son apparition mit fin à l'inégal combat que soutenaient bravement ses frères, et changea leur résistance en déroute. Le carnage fut horrible, le butin fut énorme, et Khalaf put jouir de son odieux triomphe en contemplant, couchés sur le sable, les cadavres des tolbas et des marabouts qui s'étaient opposés à ses projets sur le douar de Lella Meryem.

L'un des cavaliers du goum de l'émir, nommé Salem-Ould-Kouïder, avait tué le maître de la belle jument Bahadja, et s'étant emparé de cette riche capture

qu'aucune séduction ne put lui faire abandonner, il lui avait donné le nom de *Messaouda* (l'heureuse), en souvenir de son propre bonheur dans cette razzia pour lui fortunée.

Khalaf revint avec Abd-el-Kader dans le Tell, et cette expédition fit grand honneur à l'émir dont elle rehaussa pour longtemps, aux yeux de ses fanatiques adhérens, le prestige et la fortune. A dater de ce jour, Ben-Chérif devint le favori d'Abd-el-Kader qui, grand admirateur de l'intrépidité, vit dans cet homme qu'il

méprisait cependant, l'un des plus fermes éléments de sa puissance guerrière.

Aussi, lorsque Khalaf eut dit à l'émir que Meryem se trouvait chez Brahim-ben-Taïeb, kaïd de l'une des fractions de la tribu des Flittas, et qu'il comptait l'enlever si son oncle ne consentait pas à la lui donner, Abd-el-Kader n'autorisa pas ouvertement ce rapt, mais il promit de le laisser impuni, et ce consentement tacite amena les événemens qu'il nous reste à raconter.

Par ses tentatives pour obtenir de Sa-

lem-Ould-Kouïder qu'il lui vendît la jument Messaouda, Khalaf s'était familiarisé avec cet homme dont la nature, grossière en apparence, lui avait paru propre à la nouvelle entreprise qu'il méditait. Salem était profondément religieux; le titre de chérif lui imposait un respect absolu et lui faisait croire à l'infaillibilité du personnage qui en était revêtu.

Khalaf ne se borna pas à user de sa propre influence sur l'esprit peu solide de Salem; il découvrit dans la tribu des Hachem-Garabas, à laquelle Salem

appartenait, l'un de ces marabouts assez hypocrites pour cacher sous des dehors austères une trop large conscience, beaucoup d'ambition et une grande dépravation; il fit briller aux yeux de ce marabout de riches espérances, mit en relief la faveur dont il jouissait près de l'émir, et paya si bien de belles paroles et d'argent comptant l'homme de Dieu dont l'appui lui était nécessaire, qu'il le décida à endoctriner Salem et à lui persuader que servir Khalaf, c'était plaire au Seigneur.

Cependant, le marabout eut quelque

peine à dominer et à pervertir la simplicité rustique de Salem, dont le faible bon sens se révoltait à la pensée d'une action qui, coupable en elle-même, devait néanmoins être agréable à Dieu. Mais la faconde religieuse du tentateur triompha de cet obtacle; c'était d'ailleurs un si petit personnage qu'un humble kaïd opposé à un descendant du prophète!

Il fut bien prouvé à Salem que Lella Meryem appartenait de droit à Ben-Chérif, et il fut convenu que Ben-Chérif n'entrerait, par stratagème, sous la tente de Lella Meryem, que pour s'entendre,

avec cette jeune fille, sur les moyens de l'arracher légalement à l'oppression de son oncle.

Assuré de l'assistance de Salem, Khalaf se mit en route avec lui pour le pays des Flittas; et, chemin faisant, il arrêta le plan qui devait favoriser son entreprise.

— Es-tu bien sûr, demanda Khalaf à Salem, que nul ne te connaît chez les Flittas?

— Je suis inconnu de tout le monde hors de mon douar; il n'y a que les gens avec lesquels je combats journellement qui puissent avoir souvenir de mon visage, et je n'ai jamais pris rang dans un contingent de Flittas. Je vis dans un grand isolement, je n'ai qu'une femme, car je suis pauvre, et je n'ai qu'un jeune frère dont je fais l'éducation guerrière; loin de ma tente, je suis, pour tous, un étranger, un inconnu.

— Dieu me protège donc, reprit Khalaf, car ton obscurité me guidera, mieux qu'un flambeau, dans mes projets. Nous

irons coucher près de Zemmora ; tu prendras des habits de *fellah* (paysan cultivateur), dans l'une des tribus que nous rencontrerons sur notre route, et tu iras, en plein jour, à pied, le visage souillé de poussière, dans le douar de Ben-Taïeb. Là, tu demanderas l'hospitalité, mais, par surcroît de prudence, tu éviteras de parler aux parens de ma fiancée. Il te sera facile, en revanche, de t'aboucher avec un nègre boiteux qui est au service de Lella Meryem. A ce nègre tu diras: « Je suis le serviteur de Sidi-Khalaf-ben-Chérif, et je viens t'annoncer, pour que tu le fasses savoir à la nourrice Yaya et à sa maîtresse, que mon

seigneur Ben-Chérif est à tel endroit, prêt à tenir son serment et à reprendre une branche de laurier rose donnée, il y a de cela deux mois, pour gage de son amour. » Si le nègre ne te paraît pas être suffisamment convaincu de ta sincérité, tu ajouteras : « Souviens-toi du puits des Sauterelles et de ta rencontre avec mon seigneur Ben-Chérif. » Alors l'esclave te dira : « Je t'ai compris, qu'ordonnes-tu de moi? » A ces mots, tu répondras : « Faites-nous savoir quand nous pourrons, sous un travestissement quelconque, nous présenter dans le douar de Ben-Taïeb; faites-nous connaître le moment favorable pour que nous en profitions. »

— N'est-ce pas agir avec témérité ? interrompit Salem : comment voulez-vous que j'attende chez les Flittas la réponse que vous désirez recevoir ? Si je me présente chez ces gens comme un hôte, je ne pourrai rester que vingt-quatre heures avec eux, selon la loi du prophète, et se pourra-t-il qu'en vingt-quatre heures votre fiancée soit instruite de ce qui vous intéresse ?

—Ecoute, reprit Khalaf avec réflexion: notre Seigneur a dit : *Joins au courage du lion la sagesse ingénieuse du renard. Tu seras savant et fort.* Je serai donc,

en cette occasion, renard et lion tout à la fois. Tu prendras avec toi ce fier et beau lévrier, qui ne saurait vivre loin de moi, son maître, et que tu vois marcher en tête de mon cheval. C'est un infatigable compagnon, c'est surtout un serviteur fidèle. Tu le tiendras en laisse, pour qu'il ne t'échappe pas, et tu diras l'avoir volé à des chrétiens. Tu le donneras au nègre boiteux qui sera censé te l'avoir acheté pour sa maîtresse Lella Meryem, et tu diras ceci au nègre :

« Quand Lella Meryem voudra que le seigneur Ben-Chérif sorte de sa retraite

pour accourir vers elle, elle lâchera le slougui après avoir attaché à son cou un signe d'avertissement; le slougui prendra aussitôt la course et viendra rejoindre Ben-Chérif au lieu où il l'aura quitté. Nous serons ainsi prévenus. »

— Votre cause doit être juste, interrompit encore Salem, pénétré d'admiration pour ce stratagème que son esprit paresseux n'eût certes pas inventé : je ferai selon vos ordres, car vous êtes saint et lumineux.

En effet, nos deux cavaliers s'arrê-

tèrent au puits de R'lizann d'où Salem partit, dès l'aurore, pour Zemmora. Il y fut bien accueilli au nom de l'hospitalité arabe toujours charitable; et sa pauvreté apparente le dispensa d'être présenté au kaïd. Il ne tarda pas à rencontrer le nègre boiteux de Meryem, et suivit, de point en point, les indications de Ben-Chérif. Peu de temps après l'avoir vu, le nègre lui rapporta la réponse de a maîtresse.

—Laisse-nous ton slougui, dit le nègre, et pars dès que tu le pourras sans éveiller les soupçons. Notre kaïd Ben-Taïeb

doit monter à cheval demain, dans la journée, pour se rendre à une fête dans la montagne; il sera suivi de nos principaux cavaliers, et sitôt que l'ombre de son burnous aura disparu dans le vallon, le slougui de Ben-Chérif sera mis en liberté. La nourrice Yaya aura fixé au cou de ce chien fidèle, l'un des *chrelchral* de notre maîtresse, et ce signe voudra dire : « La tente est libre, venez! »

On se souvient du frisson d'épouvante que ressentit l'honnête Salem à la vue de la froide cruauté exercée par Ben-Chérif sur son rapide et vaillant messager

d'amour; on a vu Sidi-Khalaf pénétrer dans le douar de Zemmora, où son complice le précéda, l'esprit déjà troublé par de sombres pressentiments... C'est dans ce douar que nous allons entrer à la suite de ces deux personnages, pour arriver à l'événement qui fait le fond de cette histoire.

CHAPITRE HUITIÈME.

VIII.

Les Femmes du Kaïd.

Brahim-ben-Taïeb, oncle de Lella Meryem, était un homme d'une cinquantaine d'années que sa fortune et sa réputation auraient placé très-haut dans les

faveurs de l'émir Abd-el-Kader, s'il avait eu d'autres qualités que celles d'un soldat intrépide. D'un esprit médiocre, il n'exerçait qu'une influence étroite sur les cavaliers de sa tribu, et n'était réellement utile que de sa personne. Peu ambitieux d'ailleurs, Ben-Taïeb se contentait du commandement restreint dont il se trouvait investi, et son autoritée de kaïd exigeait, non sans efforts, l'emploi de toutes ses capacités. Il était, ce que nous appelons en France, l'oncle à la mode de Bretagne de Meryem, et il s'était empressé de recueillir cette jeune fille que les rigueurs du destin confiaient, ainsi que nous l'avons vu, à sa tutelle.

D'un caractère naturellement bon et doux, lorsque toutefois ses passions n'étaient pas irritées, Brahim-ben-Taïeb avait témoigné beaucoup de tendresse à sa pupille, et lui avait fait une réception magnifique: mais, nous devons le dire, le kaïd nourrissait, en agissant ainsi, de secrètes espérances qui, selon ses calculs, ne pouvaient guère lui échapper.

Meryem était fort riche, fille unique, orpheline, et sa fortune devait la suivre, du moins en grande partie, considération capitale pour tout Arabe, à quelque échelon de puissance qu'il soit placé.

Enfin, Meryem était fort belle, disait-on et Ben-Taïeb avait répudié, depuis peu, l'une des trois femmes légitimes que la loi du prophète accorde à tout musulman, à cette seule condition qu'il pourra les entretenir honorablement.

L'arrivée de Meryem dans le douar de Zemmora, porta le trouble sous la tente des femmes du kaïd. Il n'était pas douteux que cette jeune fille s'emparerait du cœur de Ben-Taïeb, et qu'elle règnerait sur la famille comme une sultane favorite. Les distinctions dont elle fut tout d'abord l'objet ne confirmèrent

que trop les vues de Ben-Taïeb à son égard, et si les femmes la reçurent avec une apparente bienveillance, c'est qu'elles craignirent de déplaire au maître, et cachèrent, sous des semblants hypocrites, l'aversion jalouse que leur inspirait la nouvelle venue..

Tout musulman peut avoir trois femmes légitimes, avons-nous dit, et autant de concubines qu'il en peut nourrir ; les marabouts, par privilége, ont le droit de posséder quatre femmes légitimes. Dans la famille arabe, les trois ou quatre femmes d'une même tente vivent habituellement dans un accord parfait,

sans inimitié, sans jalousie, sans chercher à se disputer le cœur ou l'esprit de leur seigneur. Les enfants de l'une sont pour ainsi dire les enfants de l'autre, et il n'est pas rare qu'une mère, accidentellement privée du bonheur d'allaiter son enfant, le livre au sein de l'une de ses trois ou quatre compagnes, sans que ce sacrifice lui soit douloureux. Mais si cette harmonie règne entre les épouses, aussitôt que le kadi ou les tolbas ont consacré le mariage, il n'en faut pas conclure que les femmes légitimes voient, d'un œil indifférent et d'un cœur insensible, leur mari songer à contracter une alliance nouvelle. Bien au contraire,

elles emploient toutes les ressources imaginables pour écarter ce projet de son esprit, et l'on voit alors se reproduire, sous la tente, les mêmes scènes d'intérieur qui, souvent, agitent la vie domestique dans nos familles européennes. La femme est femme en Afrique comme partout; elle met là en œuvre, pour le triomphe de sa volonté, autant de finesse, autant de persévérance, de génie, d'intelligente révolte et de larmes, que le sexe charmant dont la société chrétienne a émancipé le gracieux despotisme.

Il y eut donc cabale secrète contre Meryem, entre les femmes de Brahim-

ben-Taïeb, à dater du jour où son oncle se mit en route pour l'aller chercher dans le Sud ; et il ne fallut pas longtemps à la vieille nourrice Yaya, pour deviner qu'une grosse haine s'était amassée contre sa maîtresse sous la tente qui devait l'abriter.

Ben-Taïeb ne tarda pas à déclarer ses intentions à sa nièce, qui, sagement conseillée par sa nourrice, demanda du temps pour pleurer son père, témoigna un grand respect et une vive gratitude à son oncle en lui laissant espérer qu'elle l'aimerait dès que ses larmes auraient cessé de couler. Elle profita de la joie que le

kaïd éprouva en recevant cette réponse pour obtenir de vivre isolée des autres femmes, afin d'échapper à des distractions que repoussaient énergiquement sa piété filiale et son deuil. Au moyen de l'une de ces cloisons en étoffes que les Arabes pratiquent dans leurs tentes, pour y établir des compartiments qui mettent leur intérieur à l'abri des regards indiscrets, Meryem se vit séparée de ses futures compagnes, et eut, pour elle et sa nourrice, la moitié de la vaste tente des femmes du kaïd.

La négresse Yaya ne cessait pas de dire à Meryem, mais à voix basse :

— Sois confiante dans la parole de Sidi-ben-Chérif. Ce seigneur dès qu'il apprendra notre départ du *Guebla* se mettra à notre poursuite, et, ici, aucune considération ne devra l'arrêter; il t'arrachera au triste sort que te réserve ce vieux kaïd, amoureux de tes richesses encore plus que de ta beauté; ne te désole donc pas, chère fille, et ne pleure pas comme tu fais pendant des nuits entières; tu pourrais en laidir! Ben-Chérif n'est pas loin; nous le verrons apparaître brillant comme ces guerriers qui combattent avec des armures d'or, et bientôt son noble visage effacera les terreurs que te causent le front ridé, les joues pâles et l'œil gris

de ton oncle ambitieux. Dieu le punisse!

Meryem répondait à ces exhortations par un sérieux mélancolique, et ses yeux, chargés de pleurs prêts à couler regardaient sur une petite branche de laurier-rose dont les feuilles déjà jaunies, malgré les tendres soins qui lui avaient été prodigués, parlaient à son cœur un langage passionné, mais triste.

—Eh bien! reprenait aussitôt la nourrice, habile à ranimer l'espérance défaillante de la jeune fille, n'es-tu pas en ce moment oublieuse, injuste envers ton fiancé? N'a-t-il pas prévu que des évé-

nements pourraient faire obstacle à son ardeur, et n'a-t-il pas dit qu'il te *délivrerait de tes persécuteurs avant que les feuilles de ce laurier fussent desséchées et détachées de leur branche?* C'est à peine si les feuilles ont jauni; vois si elles ne sont pas solidement attachées, vois s'il en manque une... O Meryem! tu es une fille aimée de Dieu. Je te le répète, ne t'afflige pas en vain; tu serais ingrate envers le ciel, et ton désespoir me ferait mourir!

Meryem reprenait courage à ces bonnes paroles; mais la vue de son oncle, et les désirs qui perçaient dans ses re-

gards, ramenaient son épouvante et rappelaient ses larmes.

Une nuit, Yaya fit un bond sur la natte où elle couchait aux pieds de sa maîtresse.

— Tu m'as fait peur! dit la jeune fille, et tu m'as réveillée en sursaut au moment où je venais de m'endormir... Ah! ce sommeil me semblait cependant bien doux! Il y a si longtemps que mes yeux refusent de se fermer!

— Enfant, répondit la nourrice avec

émotion, je viens d'avoir un songe : J'ai vu des sauterelles sans nombre...

— Hélas! répondit Meryem, tu connais le proverbe de mon pays, écrit par le savant Ben-Moussa : « *Si vous voyez des sauterelles en songe, le lendemain vous verrez de mauvaises gens!* »

— Oui; mais le savant Ben-Moussa n'a-t-il pas écrit dans son livre : « *Si vous rêvez qu'il pleut des sauterelles et qu'elles sont d'or, Dieu vous rendra ce que vous avez perdu!* »

— Sans doute.

— Alors, laisse-moi te raconter mon rêve :

« Nous étions, toi et moi, dans un vaste plaine comme celle que l'on découvre de ce plateau en regardant vers l'ouest Tu pleurais, et tu appelais Ben-Chérif à grands cris... Tu disais : « Dieu qui fais les miracles, rends-moi le noble seigneur dont tu as enraciné le souvenir dans mon âme... » Et ta voix mourait sans écho, sans même éveiller, dans les broussailles, les oiseaux endormis. Mais, tout à coup, un noir nuage passe avec rapidité sur la face de la lune, et nous

plonge dans d'épaisses ténèbres; puis ce nuage vient à nous, s'abaisse, et de ses flancs, qui semblent porter la grêle et la tempête, s'échappent des millions de sauterelles qui s'abattent sous nos yeux, sans nous toucher. A cette nuit miraculeuse succède aussitôt un jour radieux, qui nous montre le sol jonché de sauterelles aux ailes d'or. J'en ramasse, troublée par le bonheur que j'éprouve, et aussi pour convaincre ton incrédulité qui s'obstine à nier le céleste avertissement de cet heureux présage, et tu reconnais avec moi que ce sont bien des sauterelles semblables à celles que le kalife Aomar envoya chercher dans l'Ya-

men (1) : elles avaient la tête du cheval, les yeux de l'éléphant, le cou du taureau, les cornes de l'antilope, la poitrine du lion, les ailes de l'aigle, les cuisses du chameau, les pattes de l'autruche, le

---

(1) Sous le kalifat d'Aomar ben-el-Khottab, les sauterelles semblaient avoir disparu complètement; Aomar en conçut le plus grand chagrin, la plus vive inquiétude, et des courriers furent envoyés dans l'Yamen, dans le *Cham*, dans l'*Irack*, pour s'informer si l'on n'en avait pas vu. Le courrier de l'Yamen en rapporta une poignée, et Aomar s'écria : *Dieu est le plus grand ! Dieu est le plus grand !* (Légende arabe rapportée par le général Daumas, dans son itinéraire du Sahara au pays des nègres).

ventre du scorpion et le corps du serpent (1), mais leur corps entier avait la couleur de l'or le plus pur. La joie que j'éprouvai à contempler ce signe celeste de ton bonheur me réveilla brusquement. »

— Et moi, que faisais-je? demanda Meryem, toute palpitante.

— Tu louais le Seigneur et tu murmurais le nom de Sidi-Khalaf-Ben-Chérif.

---

(1) Cette description originale de la sauterelle ne manque pas d'une certaine exactitude.

— Dieu ne me protégera pas, reprit Meryem avec tristesse, car ton rêve ne m'a pas entièrement consolée. Je manque de foi dans l'avertissement du ciel... je suis impie!

— Et moi, je suis sûre que demain nous aurons des nouvelles de ton fiancé, je suis sûre que bientôt nous le verrons lui-même.... Ainsi, Meryem, ne songe plus qu'à te parer de ta beauté.

Cette conversation, poursuivie jusqu'au jour à voix basse, pour qu'elle ne fût pas entendue des femmes du kaïd,

releva cependant le courage abattu de Meryem, jusqu'à l'heure du *méguil*, fixée dans tous les douars, pour faire la méridienne. Un peu avant ce moment, le kaïd vint annoncer à sa nièce, qu'appelé à une fête religieuse dans la montagne, il se mettrait en route le lendemain. Puis, profitant de cette occasion, il demanda à Meryem si elle ne songeait pas à rompre son deuil pour répondre à ses brûlans désirs.

A cette brusque question, Meryem baissa les yeux beaucoup moins par pudeur que pour cacher son trouble, et ce

fut Yaya, la nourrice, qui se chargea de parler pour elle.

— Seigneur kaïd, dit-elle : tu es notre père et nous t'aimons avec piété. Que le Dieu clément protège ton voyage et, à ton retour, tu nous trouveras disposée à accepter les offres de ta générosité.

— Ce voyage ne sera donc pas long! s'écria Ben-Taïeb, transporté de joie... Je comptais rester quatre jours absent, mais dans deux nuits je serai de retour... Toi, nourrice, je te donnerai autant d'argent, pour reconnaître tes services, qu'il

en pourra contenir dans les deux mains vingt fois pleines.

— Qu'as-tu fait, malheureuse? dit la jeune fille, lorsque Ben-Taïeb l'eut laissée seule avec Yaya... tu veux donc me condamner à mourir, car je me tuerai plutôt que de manquer à mes serments.

— Ne fallait-il pas que ce vieil homme s'éloignât plein de confiance et de sécurité? répondit triomphalement la nourrice; ne devons-nous pas préparer un champ libre à Ben-Chérif qui va venir?

— Tu te fais illusion! La journée est à

demi-écoulée... ton rêve nous a trahies...

— Ecoute! interrompit brusquement et avec feu la négresse... entends-tu?

— Quoi?

— Cette chanson.

— Eh bien! c'est le pauvre Miloud qui chante son éternel refrain.

— Le boiteux, tu le sais, ne chante que

quand il a le cœur bien gai... Il chantait ainsi lorsqu'il m'apporta cette branche de laurier-rose; et, depuis lors, il a été triste comme nous, bien triste!

— Chère nourrice, tu continues de rêver.

— *Par le péché de ma mère*! Miloud doit avoir une bonne nouvelle à m'annoncer! Sa chanson m'appelle, et j'y cours.

Disant cela, Yaya sortit en toute hâte de la tente de Meryem, et elle resta de-

hors assez longtemps pour que la jeune fille en conçût une vive impatience. Elle arriva enfin, poussant devant elle, non sans peine, un magnifique lévrier noir qui s'efforçait de rompre la corde attachée à son cou.

— Que se passe-t-il ? demanda Meryem avec une agitation fiévreuse... où as-tu pris ce slougui, et pourquoi me l'amènes-tu ?

Yaya mit deux doigts sur sa bouche, en signe de silence et de prudence, puis,

se baissant jusqu'à l'oreille de sa maîtresse, elle lui dit :

— Le rêve n'a pas menti ; ce chien est au seigneur Khalaf.... Miloud a vu son serviteur et lui a parlé.... Demain ton fiancé se prosternera à tes genoux.

Meryem éprouva un tremblement nerveux, à cette nouvelle inattendue ; elle poussa un cri ,malgré la recommandation de sa nourrice, et fut comme folle pendant quelques instants, riant de toute la joie de son cœur, s'agitant sur le tapis qu'elle avait si souvent trempé de ses

larmes; et, dans cette exaltation insurmontable, n'écoutant ni les signes ni les prières de la pauvre Yaya, qui, cependant, s'évertuait à la calmer et à lui faire comprendre que les femmes du kaïd prêtaient l'oreille à ses extravagances.

CHAPITRE NEUVIÈME.

IX.

Les Femmes du Kaïd. (*Suite.*)

Enfin, lorsque Meryem fut revenue à la raison, lorsqu'elle put entendre et comprendre sa nourrice qu'elle effrayait par sa démence, elle lui dit:

— Habille-moi, fais-moi belle, brûle des parfums pour que ma vue l'enivre, ce beau et noble seigneur, ce roi de mon âme, l'illustre Ben-Chérif. Que Dieu verse sur lui ses trésors!

— Hélas! répondit la négresse en laissant tomber, avec accablement, sa tête dans ses mains, nous sommes véritablement perdues!

— Perdues! s'écria Meryem, et pourquoi?

— Les femmes du kaïd savent tout, maintenant; nous n'avons plus de secret

pour elles. Dans ton ivresse, tu as prononcé le nom de ton fiancé; tu as appris à des rivales qui te détestent et te jalousent, que tu tranissais ton oncle.... Nous sommes perdues, te dis-je..... Oh! le démon nous a jeté un sort!

Meryem demeura comme anéantie par cette révélation; son front se chargea d'un nuage, et de sombres pensées roulèrent confusément dans son esprit. Jamais elle ne fut plus belle que dans ce moment, où elle assistait à l'évanouissement mortel de ses plus chères espérances: de ses yeux jaillirent quelques éclairs précurseurs de la tempête qui se

formait avec furie dans son âme; ses sourcils rompirent leur courbe gracieuse pour se rapprocher, et ils donnèrent à ses traits l'expression d'une sauvage énergie; sa peau blanche et délicate, que la joie venait de colorer d'une teinte rosée, s'enflamma tout à coup, mais en conservant cette pâleur bistrée qui annonce les grands troubles du cœur; sa bouche s'inonda de fiel, et sur ses lèvres otta un amer sourire né de l'épouvante et de la colère.

— Es-tu bien sûre qu'on m'ait entendue? demanda-t-elle enfin d'une voix assez calme.

— Oui... le silence qui régnait près de nous, prouve qu'on t'écoutait avec soin.

— Nous n'avons donc plus de ménagements à garder, car ces femmes vont avertir Ben-Taïeb.

— Pour qu'il ne t'épouse pas, acheva la nourrice... Ce n'est que trop certain, car elles redoutent ton influence, ta jeunesse, ta beauté....

— Mais, alors, que m'importe! dit Meryem, leur fureur me sera salutaire.

— Ne caresse pas cette illusion, chère

enfant. Tes rivales ne se contenteront pas de t'avoir écartée de la couche de Ben-Taïeb; elles voudront se venger de la passion que tu as inspirée à ce vieil homme, et elles pousseront le kaid à toutes sortes de rigueurs contre toi....

—Tu mens! cria une voix dans l'autre compartiment de la tente. Et au même instant, l'étoffe de laine qui séparait Meryem ds deux femmes du kaïd fut violemment partagée du haut en bas, et livra passage à l'une de ces femmes nommée Zhora.

Meryem s'élança sur un stylet corse,

suspendu au-dessus de sa tête à une traverse, et, se dressant avec le courage d'une lionne devant son ennemie, qui, elle-même, tenait à la main le couteau dont elle s'était servie pour fendre la cloison :

— Qui t'a permis tant d'insolence? dit-elle d'un son de voix guttural. Suis-je une gazelle qu'on vient traquer jusque dans son nid? Va-t-en, si tu n'es pas à ta dernière heure!

Zhora sourit à ce violent accès de colère; puis, jetant son couteau aux pieds de Meryem, elle répondit :

— Je suis venue te tendre la main. Assieds-toi, et parlons de tes amours; parlons de Sidi-Khalaf-ben-Chérif, roi des cavaliers.... Dieu vous assiste et vous sauve tous les deux!

A ces mots, la négresse, que l'apparition de Zhora avait épouvantée, se jeta la face contre terre en murmurant : « Nous avions douté de la clémence de Dieu! *Gloire à Dieu, loin de lui les blasphèmes!* » Et elle répéta trois fois ce verset du Koran : « *Gloire à Dieu, loin de lui les blasphèmes!* »

— Apprends à nous connaître, reprit

Zhora, s'adressant à Meryem, qui, muette d'étonnement, était retombée sur son tapis, et regardait la femme de Ben-Taïeb avec une curiosité mêlée de défiance.

Zhora pouvait avoir vingt-cinq ans; moins chargée d'embonpoint, elle eût été jolie femme à nos yeux. Je dis à nos yeux, car les Arabes font grand cas de ces formes un peu épaisses que nos élégantes combattent à outrance et n'acceptent que comme une calamité.... Son visage exprimait la douceur, et son sourire rayonnait de grâce. Elle prit place à côté de Meryem, s'assit, croisa sous elle ses pieds nus, et, portant deux doigts

à la fossette de son menton, elle dit, le coude appuyé sur l'un de ses genoux :

—Si tu avais aimé notre seigneur Ben-Taïeb ton oncle, si tu avais désiré devenir sa femme et notre compagne, Fathma et moi nous aurions essayé de te perdre dans l'esprit et l'estime du kaïd; car tu es plus jeune que nous, et tu es belle. Mais pourquoi te ferions-nous la guerre, puisque tu aspires à quitter notre tente? C'est en vain que ta négresse te recommandait tout à l'heure de ne pas te livrer aux élans de ta joie, de peur que ton imprudence n nous instruis de tes espérances et de tes projets. T[illegible]'é-

tais pas depuis deux heures dans le douar de Ben-Taïeb, que nous avions lu dans ton cœur, et que nous nous étions promis, Fathma et moi, de te venir en aide et non pas de te trahir. Nous avons passé des journées et des nuits entières l'oreille collée contre terre et vous écoutant parler à voix basse, ou bien l'œil fixé à ce rideau, épiant vos moindres actions, vos moindres gestes. Tiens, regarde la trame de cette étoffe, et vois si nos doigts habiles ne l'ont pas, à ton insu, rendue transparente ?

Disant cela, Zhora montra de la main un coin de la cloison; et la négresse,

qui s'en était précipitamment approchée, vit, en effet, qu'en enlevant un fil sur deux de la trame, les femmes de Ben-Taïeb avaient pratiqué, dans l'étoffe, une petite plaque transparente, masquée de leur côté par un rideau mobile.

— C'est vrai! s'écria la nourrice, confondue et chagrine de sa propre imprévoyance.

— Continue, répondit Meryem, qui avait dédaigné de vérifier ce petit prodige de patience et de curiosité.

— Ainsi, reprit Zhora, nous savons

tout ce qui se passe dans ta tête et dans ton cœur; et comme le moment est venu pour toi d'agir, nous arrivons à ton secours.

— Et qui vous a dit que ce moment fût venu?

— Un homme est entré dans le douar, un étranger que nul ne connaît; cet étranger a parlé au boiteux Miloud. Le boiteux a chanté pour prévenir ta négresse. Ta négresse est sortie de la tente, et s'est longuement entretenue avec Miloud; puis elle est revenue, traînant par

une corde ce beau slougui, qui doit appartenir à ton amant Ben-Chérif. Or, comme ce chien était avec l'étranger nous avons deviné que l'étranger et le chien sont des serviteurs de Ben-Chérif. L'étranger est reparti; donc, le chien reste ici pour porter à son maître une réponse à ses questions. Quelle sera cette réponse, voilà ce que tu vas nous apprendre!

— Ne l'espérez pas! interrompit vivement Meryem, peu convaincue de la sincérité de Zhora.

— Et comment pourrais-tu faire un pas sans notre complicité? répondit Zho-

ra. Nous sommes, tu devrais le comprendre, des sentinelles postées par Ben-Taïeb pour te surveiller à ton insu. Nous n'avons qu'un mot à dire, et le kaïd ne se mettra pas en voyage ainsi que tu l'espères, car...

Brahim-ben-Taïeb interrompit ici la phrase commencée par sa femme, en soulevant inopinément la portière de la ente de sa nièce.

Meryem tressaillit, ainsi que la négresse. Mais Zhora, prenant la main de la jeune fille, la serra tendrement comme pour la rassurer; puis, montrant au kaïd la cloison déchirée, elle lui dit :

— Lella Meryem s'est fatiguée de la solitude; elle a satisfait aux lois du prophète en pleurant son père, et, se décidant à devenir notre compagne aussitôt que tu auras accompli ta dévotion à la Koubba-d'el-Bechir, elle a tranché le voile qui nous séparait d'elle, et nous a tendu la joue.... Nous sommes heureuses.... Voyage en paix, et reviens vite; le bonheur t'attendra.

Le kaïd apprit avec plaisir cette détermination de Meryem, et la bonne harmonie qui régnait entre elle et ses femmes, dont il craignait la rivalité, lui causa une vive satisfaction. Aussi se

ruina-t-il en promesses d'une libéralité fastueuse. Il appela Fathma, sa seconde femme, et se fit servir le café par la nourrice. Puis, remarquant le levrier de Ben-Cherif, qui, de lassitude et d'ennui, s'était couché à l'écart, il demanda :

— D'où vient ce slougui?

— Il a été pris à des chrétiens par un derviche qui est passé dans le douar, répondit Zhora avec aplomb. Meryem l'a vu, et elle l'a fait acheter par le boiteux Miloud pour t'en faire présent.... N'est-il pas magnifique?

— Il est de pure race, c'est bien là un vrai fils de louve (1); et je vais l'éprouver dès demain.

— Demain, dit Meryem, avec une petite coquetterie caressante pleine de ruse et de grâce, ce beau slougi ne sera pas encore à toi, car je ne le donnerai qu'à mon seigneur et mari. Ainsi, reviens-nous promptement.

---

(1) Quelques Arabes pensent que le lévrier est né de l'accouplement des louves avec les chiens; Buffon, lui-même, a discuté cette opinion sans l'écarter formellement.

La belle perfide mit tant de naturel et de gentillesse dans ce refus, que Ben-Taïeb tomba lourdement dans le piége et s'imagina que sa nièce, vivement éprise de lui, stimulait sa galanterie par une amorce naïve :

—Puisqu'il en est ainsi, répondit-il en souriant, garde ton slougui; je ne lui donnerai pas le temps d'engraisser (1).

Au bout d'une heure que dura sa vi-

---

(1) Les Arabes maintiennent leurs slouguis dans un grand état de maigreur qui, loin de les affaiblir, les dispose à la course.

site, Ben-Taïeb prit congé de ses femmes en leur annonçant qu'il partirait le lendemain soit au *fedgir* (point du jour), soit deux heures après le *méguil* (méridienne).

—Tu as bien souffert, enfant, dit Zhora à Meryem, dès que le kaïd se fut retiré : l'amour n'est puissant sur notre cœur que parce qu'il le déchire trop souvent; mais tu t'es bien comportée dans cette épreuve, et tu as su mentir comme une épouse infidèle.

—Le mensonge m'est cependant odieux

par-dessus tout, interrompit Meryem; mais il faut bien que je l'oppose aux violences qu'on m'inflige... Je te remercie des services que tu m'as rendus, et je saurai les reconnaître un jour. Dès ce moment, je me livre à vous, mes sœurs, avec une aveugle confiance, et, pour preuve, j'autorise ma nourrice à vous faire part de mes projets.

La négresse raconta ce qui s'était dit entre Salem et le boiteux Miloud; puis elle ajouta :

— Pour ne pas perdre de temps en

dangereuses conversations et en manœuvres encore plus périlleuses, j'ai fait dire au serviteur de Sidi-Khalaf-ben-Chérif qu'aussitôt le départ du kaïd, dès que l'ombre de son burnous aurait disparu dans le vallon, nous mettrions le slougui en liberté, après avoir attaché à son cou l'un des *chreichrals* de Lella Meryem en signe d'avertissement et d'appel.

— Veillons donc sur ce chien ! s'écria gaiement Fathma, car il répond de nos destinées.

En achevant ces mots, Fathma s'ap-

procha du slougui et le frappa d'un violent coup de pied.

— Pourquoi battre cette pauvre bête? demanda Meryem en caressant le levrier, qui, instinctivement, était venu se réfugier à ses pieds.

— Si tu le traites bien, répondit Fathma, il ne voudra pas te quitter, et ton message ne parviendra pas à Ben-Chérif. Il faut, au contraire, le maltraiter, pour qu'il s'élance loin du douar quand tu lui rendras la liberté.

— Jamais je n'oserai maltraiter ce

fidèle serviteur de ma tendresse et dé Ben-Chérif mon seigneur.

— Tu n'aimes donc qu'à demi? reprit Zhora. Confie ce chien à notre garde, et je te réponds que, sans être battu, il nous fuira comme la peste.

La négresse approuva cette mesure, et Meryem se sépara à regret du beau levrier, qui, poussé par les femmes du kaïd de l'autre côté de la tente, tourna souvent ses regards inquiets et attristés vers la jeune fille, dont il regrettait la protection.

Le lendemain, deux heures après le *méguil*, Brahim-ben-Taïeb se mit en selle, à la tête d'une brillante escorte composée des plus braves cavaliers de son douar, où il ne resta plus que des enfants, des femmes, des esclaves, des vieillards, et, parmi ceux-ci, le père du kaïd, homme vénérable, mais tellement cassé de vieillesse qu'il passait toutes ses journées assis sur un tapis, adossé contre un olivier comme lui octogénaire, fumant sa longue pipe à bout d'ambre, et récitant son chapelet.

Au moment où Ben-Taïeb montait à cheval devant sa tente, Fathma, Zhora

et Meryem s'approchèrent de lui. Meryem prit des mains de sa négresse un bassin d'argent rempli d'une eau limpide, dont elle arrosa la croupe du cheval du kaïd, faisant ainsi, selon l'usage arabe, un souhait d'heureux présage pour l'absence de son oncle, et courut se cacher dans sa tente.

Ben-Taïeb, fier de cette tendre attention, mit son cheval sur les jarrets, avec la souple vigueur d'un jeune cavalier, et s'élança hors de son douar en se promettant un retour rapide et fortuné.

Le kaïd n'avait pas fait un quart de

lieue dans la gorge du vallon de Zemmora, que le slougui de Khalef-ben-Chérif partait comme une flèche, couchant ses oreilles, bondissant sur ses jarrets d'acier, et portant fixé à son cou nerveux, par un cordon de soie, l'un des *chrelchrals* de Meryem.

— Allons! s'écria la jeune fille, s'adressant à sa nourrice, fais-moi plus belle que l'étoile de la Vierge (1). Les pas du cheval de mon doux maître résonnent déjà dans mon cœur..... Gloire à Dieu! voici le jour de ma délivrance!

---

(1) Etoile du matin.

CHAPITRE DIXIÈME.

X.

La Fuite.

Abd-Allah-bou-Taïeb, père du kaïd (1), était un observateur zélé des plus

---

(1) *Bou* veut dire *père* ; les Arabes ajoutent ce mot à leur nom lorsque leur fils est un homme

minutieuses prescriptions du Koran; c'était, en outre, un homme remarquable par ses formes polies, par la dignité de l'extérieur et par la pratique des meilleurs usages de l'aristocratie arabe, si remarquable d'ailleurs sous le rapport.

A voir ce noble et beau vieillard rendre

---

en réputation, et ils le font suivre du nom de ce fils; ainsi Abd'-Allah *Bou*-Taïeb veut dire: Abd'-Allah *père* de Taïeb; les enfants ajoutent au contraire à leurs noms le nom de leur père, précédé du mot *ben*. Ainsi Brahim-*Ben*-Taïeb veut dire Brahim *fils* de Taïeb.

à ses hôtes les devoirs de l'hospitalité, on eût pensé que, faisant exception, il avait emprunté aux mœurs européennes leurs coutumes les plus exquises, leur courtoisie la plus recherchée. Cet homme n'avait cependant pas franchi les limites du territoire disputé à nos armes, il était de ceux qui se vantaient de n'avoir jamais vu un chrétien (1) et il ne devait qu'a sa propre nature, ainsi que la plu-

---

(1) Il existe, encore maintenant, des Arabes qui se font gloire de n'avoir jamais vu un visage de chrétien; ces fanatiques jouissent d'une grande considération parmi leurs coréligionnaires, et nous citerons, au premier rang de ces musul-

part des chefs arabes, son élégante distinction.

Dès que Salem, déguisé comme nous le savons, se fût assis à côté d'Abd-Allah, père du kaïd, sa personne devint, pour tous, inviolable, sacrée, et c'eût été commettre une grossière impolitesse que de lui demander son nom, sa qualité, où il allait, d'où il venait. Abd-Allah, jugeant, à l'équipage de son hôte, qu'il avait à

---

mans austères, Mohammed-Ben-Safi, kadi des Flittas, homme d'un grand savoir, d'une influence puissante et qui n'a jamais *vu* un chrétien.

traiter un homme important, fit choix de quelques vieillards distingués pour lui tenir compagnie à la *diffa* (1), et donna des ordres pour que sa propre tente fût partagée en deux au moyen d'un rideau, afin que l'hôte pût se considérer comme entièrement chez lui.

Salem s'observa beaucoup pendant la soirée et le repas, qui fut excellent; il parla peu, car il ne se sentait pas à sa place dans ce cercle d'hommes d'élite;

---

(1) *Diffa*, repas d'honneur offert à son chef ou à son hôte.

il s'en tint à quelques considérations sur la guerre sainte, sujet pour lui facile à traiter, car c'était un vaillant, et il se permit encore d'émettre son opinion dans une contestation engagée sur les qualités distinctes des chevaux du Sud, du Chelif et des Flittas. Cavalier expert autant qu'intrépide, il sut flatter l'amour-propre de ses hôtes, en défendant avec habileté la réputation des chevaux des Flittas, moins rapides, mais plus robustes que ceux du Sud.

Quand vint l'heure du repos, Salem se retira dans la tente du vieillard Abd-

Allah, où Khalaf lui rendit des soins avec le zèle et l'affection d'un fidèle serviteur.

— Hâte-toi de voir ta fiancée, dit Salem à Khalaf, car l'ingratitude me pèse comme un impur fardeau, et l'hospitalité de ce douar est un supplice pour ma conscience; il me tarde bien que nous ayons repris le chemin de ma tribu.

Ben-Chérif répondit par un sourire à cette exhortation ; et il retourna près des chevaux dont il s'était chargé.

Khalaf-ben-Chérif n'avait pas été moins bien traité, toute distinction de rang observée d'ailleurs, que son prétendu maître. Les *saïs* ou palefreniers de la tribu, les esclaves et les petites gens lui avaient témoigné beaucoup d'empressement; mais il avait refusé de coucher sous la tente, parce que, disait-il, par habitude, il ne s'écartait jamais de ses chevaux.

On le laissa donc, en toute confiance, se rouler dans ses burnous, près de la corde qui entravait Chitann et Messaouda, et chacun se mit à l'écart pour ne pas lui laisser soupçonner qu'on eût simplement intention de le surveiller.

Quand le douar fut endormi sous la garde des chiens vigilants, Ben-Chérif se traîna sur ses genoux jusqu'à la tente de Meryem, et, à peine y était-il arrivé que la portière de cette tente s'entrouvrit.

— Est-ce vous, seigneur Chérif? demanda la négresse Yaya.

— Par la volonté de Dieu, c'est moi Ben-Chérif, répondit Khalaf.

— Soyez donc le bienvenu, nous vous

attendions, comme la terre attend la rosée des nuits.

Khalaf se précipita, d'un bond, dans la tente, et Meryem, qui s'était levée pour le recevoir, tomba dans ses bras sans pouvoir lui dire un mot Son amant la déposa doucement sur ses coussins, et s'agenouilla devant elle, la regardant avec extase, contemplant, à la lueur molle et tremblante d'une lanterne de papier gommé, les traits charmants et le trouble voluptueux de cette belle jeune fille, sa conquête et son esclave.

— Khalaf n'a qu'une parole, mur-

mura-t-il enfin : le temps et la distance ne peuvent pas l'en détourner.

— Vois, si je me fiais à ta promesse, répondit Meryem en offrant à son ami la branche de laurier-rose, coupée au puits des Sauterelles; ton gage s'était cependant déjà flétri sur mon sein, mais je ne m'en suis pas séparée un seul instant... Je savais bien que tu viendrais.

— Oh! oui, à travers le sang et l'incendie! interrompit Khalaf, et je t'enleverai de ce lieu de malédiction, quand

j'aurais une armée à combattre pour assurer ta délivrance.

Yaya prit la lanterne, et, l'élevant entre Ben-Chérif et Meryem, elle en projeta la lumière sur leurs visages rayonnants de jeunesse et d'amour.

— Reconnaissez-vous bien, dit-elle, pour que vous puissiez vous voir jusque dans les ténèbres. En achevant ces mots, elle souffla sur la cire enflammée, et ajouta :

— Cette clarté pouvait nous trahir. .

Causez prudemment et à voix basse; mais ne vous oubliez pas. Les nuits sont courtes dans cette saison, et c'est demain que le kaïd viendra nous apporter son cadeau de noces. Songez-y.

Khalaf se redressa vivement de toute la richesse de sa taille, et couvrant Meryem d'un regard qui l'eût épouvantée s'il avait pu percer l'obscurité de la nuit, il lui dit avec le ton d'un amer et fougueux reproche :

— Pour qui as-tu pris Ben-Chérif, si

tu as cru lui faire l'aumône de ta dernière heure de liberté? Est-ce une fiancée ou une maîtresse que je suis venu chercher ici? As-tu pensé que je me contenterais d'une honteuse victoire remportée sur l'imprévoyance d'un homme qui, demain sera ton époux et ton maître? Vas-tu donc te livrer à mon amour pendant quelques instants, pour me chasser de ta tente quand l'aurore chassera la nuit, et me dire : « Maintenant j'appartiens à Ben-Taïeb et je ne te connais plus; Ben-Taïeb est mon seigneur, toi, tu n'es que mon amant. Ben-Taïeb entre chez moi à toute heure, et mes enfants porteront son nom, toi tu te glisseras crimi-

nellement dans ma demeure et tes enfants seront ma honte. »

— Ta colère est folle, interrompit Meryem ; car elle m'outrage, et je suis heureuse de ne pas voir ton visage en ce moment, car ce serait pour le détester. Non, je ne suis pas lâche comme tu le crois, et je ne t'ai pas appelé pour me souiller d'un crime. La fille de l'Abib-ben-Taïeb sera toujours une femme pure et jamais adultère, qu'elle t'appartienne ou que sa destinée la livre à un autre. Le prophète l'a dit : « *Celle qui trompe son mari commet l'action infâme* », et j'en jure

par la *grande nouvelle* (1), je ferai gloire à mes enfants comme à nos ancêtres; ainsi ta colère est folle; si tu doutes de moi, retourne d'où tu viens et oublions le passé.

— Qu'a donc voulu dire ta nourrice? demanda Khalaf d'une voix adoucie et déjà repentante... sa menace a troublé mon esprit, car je t'aime avec ivresse.

— Elle a voulu te dire que mon oncle

(1) La *grande nouvelle* du jugement dernier.

Ben-Taïeb sera de retour demain d'un voyage, et qu'il me réclamera pour sa femme.

— Lui as-tu promis bon accueil?

— Oui.

— Alors, je suis trahi! s'écria encore Khalaf. Tu te joues de moi!

— Non, car avant de faire espérer bon

accueil à mon oncle, je t'avais promis de te suivre partout où me conduirait ta volonté ... Je suis prête, je t'appartiens... fuyons, et que ton bras me défende contre la poursuite, la haine et la vengeance.

— Oh ! pardon, Meryem, ma sœur, murmura Khalaf en baisant les genoux de la jeune fille, pardon ! C'est la rage qui a parlé dans mon cœur, et non la tendresse. J'ai tant souffert depuis notre séparation !

— Et moi ! soupira Meryem qui ajouta

aussitôt en écartant sans violence, mais résolument, le visage de Ben-Chérif. Souviens-toi de ton serment; tu as juré de respecter ma confiance... le kadi n'a pas encore parlé!... Puis, se reprenant avec enjoûment, elle dit encore: Raconte-moi ce que tu as fait depuis que nous nous sommes quittés; il y a de cela si longtemps!

Khalaf se tint respectueusement assis près de sa fiancée, et lui fit le récit qu'elle demandait. Lorsqu'il parla de son voyage du sud dans le *Tell*, de son expédition avec l'émir Abd-el-Kader et

des sanglantes *razias* qu'il avait exécutées, sa voix s'étant animée, Meryem l'arrêta en posant une main sur sa tête.

— Je suis cruel de t'exposer de si sombres images, balbutia Ben-Chérif, car le sang que j'ai versé était le sang de ta tribu ; mais...

— Tu m'aimes donc bien? interrompit Meryem avec l'accent d'une sauvage exaltation.

— J'aurais mis le feu au monde, rien

que pour te voir aux lueurs de cet incendie.

Comme ces mots expiraient sur ses lèvres, Khalaf sentit un baiser effleurer son front, et les cheveux parfumés de Meryem voltigèrent sur ses joues enflammées.

—Tu méritais cette récompense, dit la jeune fille, qui, d'un bond de gazelle, s'était mise hors de la portée des bras de son fiancé.

—Pour tant de vaillance et d'amour,

laisse-moi mourir à tes pieds! s'écria Ben-Chérif, et que cette heure fortunée soit ma dernière heure.

— Le temps passe! murmura la négresse; bientôt luira l'étoile de la Vierge, et les chevaux de Ben-Taïeb henniront dans le ravin.

— Partons, dit Meryem, et que la prudence nous dirige.

— Nous ne pouvons pas, répondit Khalaf, sortir du douar sans prendre de

grandes précautions : allez toutes les deux m'attendre à cent pas des tentes, au bas du plateau, près des figuiers et de la fontaine; je vous rejoindrai avec les chevaux... Fille du Sud, tu dois savoir monter un cheval rapide?

— J'ai souvent monté ceux de mon père, étant enfant; mais toi, nourrice, comment feras-tu?

— Moi, je suis vieille, et ma vie ne t'est plus nécessaire; je ne ferais, en vous accompagnant, que retarder votre fuite.... Laissez-moi braver la fureur du kaïd; il ne me fera pas mourrir deux fois.

—Tu ne me quitteras qu'au commandement de Dieu, répondit Meryem, et t'abandonner serait déshonorer mon amour.

—Allez où je vous ai dit, reprit Khalaf... Par l'ange Gabriel, je suis fort pour vous deux!

CHAPITRE ONZIÈME.

XI.

La Fuite. (*Suite.*)

Ben-Chérif sortit de la tente de Meryem comme il y était entré, c'est-à-dire en rampant dans la poussière comme un reptile, s'arrêtant souvent pour épier,

écouter et se diriger. Il déploya, dans le trajet qu'il avait à faire pour arriver à ses chevaux, tant de précautions et de ruses, que les maraudeurs arabes, si fertiles en inventions de ce genre, l'eussent accepté avec orgueil pour un des leurs. Parvenu à son bivouac, il se mit en devoir de seller ses chevaux. Alors un homme du douar vint à lui avec empressement et lui dit :

— Puisque tu pars, je vais t'aider dans tes préparatifs.

— Je ne pars pas encore, répondit Kha-

laf; mais, comme nous nous mettrons en route de très-grand matin, je selle les chevaux afin que mon maître ne perde pas de temps, et je vais faire boire nos montures.

— La source est un peu éloignée, reprit le Flitti; il vaut mieux que tu prennes de l'eau dans nos outres.

— Non; nos chevaux sont délicats, ils ne boivent qu'à la fontaine.

— Ne crains-tu pas que l'eau soit

trop fraîche pour abreuver tes montures? Sidi-ben-Youssef a dit :

« *Préservez vos chevaux d'une eau trop froide, qui leur donnerait des coliques.* »

— Oui, mais Ben-Youssef ajoute : « *Faites boire quand vous le pouvez, car l'eau ne se trouve pas à toute heure* » ; et nous allons voyager dans un pays où il n'y a pas de sources.

— Alors, je t'accompagnerai.

— Ne te dérange pas, je te le conseille. Retourne à ton sommeil; le sommeil est un bienfait.

— Tu es l'hôte de Dieu, et je dois te servir.

— Viens donc, puisque tu le désires, et marchons à pied, car nul ne monte sur le dos de nos coursiers.

Quand les chevaux furent sellés, Khalaf et son obligeant compagnon les prirent par la bride et se dirigèrent vers le

ravin, où Meryem et Yaya s'étaient rendues et se tenaient cachées.

Les chiens aboyèrent violemment; mais le Flitti les apaisa et dit à quelques hommes inquiets de cette alerte, qu'ils eussent à se tranquilliser.

En approchant du lieu où se trouvait Meryem, Khalaf, qui avait les yeux sur Chitann, vit le noble animal pointer ses petites oreilles et marquer une légère hésitation. Il reconnut à ce signe que sa maîtresse n'était pas loin; et, se tournant brusquement vers le Flitti, il lui

mit une main sur la bouche, pendant que de l'autre il lui enfonçait jusqu'au manche un couteau dans le cœur.

L'Arabe tomba comme une masse, sans jeter un cri; mais, dans sa dernière convulsion, il mordit jusqu'au sang la main de son meurtrier.

—Tu l'as voulu! murmura Ben-Chérif, en essuyant son couteau à la crinière de Chitann, que l'ange Azraël te ramasse (1) !

---

(1) Azraël, l'ange de mort.

Au même moment, Meryem et Yaya sortirent d'un buisson de figuiers et accostèrent Khalaf.

— Vite, à cheval! leur dit-il, nous avons perdu du temps.

Et il voulut porter la jeune fille sur la selle de Chitann. Mais Meryem trébucha contre le cadavre du Flitti, et recula d'épouvante.

— Cet homme nous gênait, dit Kha-

laf; il allait nous trahir, et je l'ai tué !

— Fatal présage ! observa tout haut la nourrice.

— C'est ainsi que je tuerais le dernier homme s'il s'opposait à nos desseins, reprit Khalaf, j'en jure par l'*arbre épineux* (1).

Meryem n'osa pas se plaindre de ce

---

(1) *El Dari*, arbrisseau épineux qui porte un fruit d'un goût très âcre destiné à la nourriture des damnés. (Koran.)

meurtre commis au nom de son amour; mais elle s'assit, frémissante et profondément troublée, sur le dos du superbe Chitann.

— Viens, dit Ben-Chérif à la négresse, qu'il enleva légèrement de terre et mit en croupe derrière lui. N'allons qu'au pas, ajouta-t-il, jusqu'à ce que nous soyons arrivés dans la plaine.

A l'heure du *fedjir* (point du jour), le douar de Zemmora se réveilla paisiblement, et les fidèles se préparèrent à la petite ablution qui précède chacune des

cinq prières que tout bon musulman récite dans sa journée (1). Quelques-uns des plus zélés se rendirent à la fontaine pour être moins distraits dans l'accomplissement de cet acte religieux. Ceux-là *ne tardèrent pas à rentrer au douar, courant et poussant des cris lugubres.*

---

(1) Ces prières se font : au point du jour, — à une heure après midi, — à trois heures, — après le coucher du soleil, — à huit heures du soir. Elles sont cependant plus ou moins avancées ou retardées suivant la saison. La loi musulmane ordonne deux espèces d'ablutions: la grande et la petite; la grande, ou ablution des flancs, n'est imposée que dans certaines circonstances.

En un moment l'émoi devint général, et, de tente en tente, on vit sortir des visages inquiets ou effrayés. Les femmes mêlèrent bientôt leur voix perçante au tumulte et apparurent comme des fantômes, enveloppées de la tête aux pieds dans leurs kaïks blancs; les enfants se faufilèrent entre les jambes des vieillards pour connaître le sujet de cette agitation, et prirent leur course dans la direction de la fontaine. Les chiens hurlaient sur un ton sinistre. On eût dit, à voir ce désordre, que le douar de Ben-Taïeb était menacé d'une razzia sanglante.

Salem-Ould-Konïder, entendant ce va-

carme, l'attribua aussitôt à Ben-Chérif, et pensa qu'il s'était maladroitement fait prendre dans la tente de Meryem. Son courage lui vint en aide dans ce pressant péril, et il se dit que s'il pouvait arriver sain et sauf jusqu'à sa jument Messaouda, l'incomparable vitesse de cette fille du désert l'aurait, en peu d'instants, mis hors d'atteinte et de poursuite.

Il parut donc dans le douar, sous le brillant costume de Ben-Chérif, et promena un regard rapide autour de lui. A son grand étonnement, nul ne songeait à l'interpeller ; mais un frisson d'effroi

parcourut tout son être, lorsque, regardant la place où les chevaux avaient dû passer la nuit, il ne vit ni Messaouda, ni Chitann, ni leur équipement. Un cri de douleur lui échappa, et d'autres cris partis de la tente des femmes du kaïd lui répondirent.

Alors Abd-Allah-bou-Taïed vint s'asseoir à sa place habituelle, au centre du douar, au pied de son arbre favori. Ce noble et respectable vieillard s'appuyait sur les épaules de deux jeunes esclaves pour diriger ses pas chancelants ; dès qu'il se fut posé sur son tapis, il prit sa longue pipe et dit avec un grand calme :

— *Par le soleil de la matinée*! que se passe-t-il pour que mes enfants soient si agités? Je n'entends que cris, murmures et lamentations... Serait-il arrivé malheur à l'hôte de Dieu? Ce serait un signe funeste de l'irritation du ciel contre nous... Je le vois, qu'on le prie d'approcher.

Salem, invité à se rendre près du père du kaïd, ne fit aucune résistance.

— Ton sommeil a-t-il été troublé, mon fils? lui demanda le vieillard; quelqu'un des nôtres a-t-il offensé l'hôte de Dieu? Parle, nour ferons prompte justice.

— Je crains qu'on m'ait volé mes chevaux, répondit Salem qui contenait à peine son émotion, et surtout la douleur que lui causait la disparition de Messaouda.

Il achevait ces mots, lorsque deux hommes portant une civière sur laquelle était couché le cadavre de l'Arabe assassiné par Ben-Chérif fendirent le cercle formé autour d'Abd-Allah et de Salem.

Ces hommes étaient suivis de femmes, d'enfants et d'esclaves revenant, avec eux, de la fontaine.

— Qui a commis ce meurtre? demanda froidement le vieil Abd-Allah.

Personne ne répondit ; mais tous les regards se portèrent sur Salem. Tout à coup Zhora et Fathma se précipitèrent dans le cercle, et, sans découvrir leur visage, elles dirent :

— Par la vérité du Koran ! l'hôte de Dieu est un traître ; il a fait assassiner ce malheureux, et il a fait enlever Lella-Meryem, la future épouse de notre seigneur Taïeb; qu'il soit jugé ! qu'il soit jugé !

A cette foudroyante accusation, Salem changea de visage malgré son intrépidité, et il baissa les yeux devant l'éclair que lui lança le regard courroucé du vieillard, devenu son juge impitoyable.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Argenteuil. — Impr. WORMS et Cie.